



© Nicolas Joubard | n° de licence 1002405 / 1002406 / 1002407

à partir
de 15 ans

Henry VI, cycle I **tarif unique 12 €**

de William Shakespeare | mise en scène Thomas Jolly | La Piccola Familia

samedi 31 janvier 2015 | 14 h

Le Bateau Feu • place du Général-de-Gaulle • Dunkerque
www.lebateaufeu.com • billetterie 03 28 51 40 40 •  

REVUE DE PRESSE

HENRY VI

DE WILLIAM SHAKESPEARE
MIS EN SCÈNE PAR THOMAS JOLLY

CRÉATION JANVIER 2012
AU TRIDENT, SCÈNE NATIONALE
DE CHERBOURG-OCTEVILLE

CRÉATION ÉPISODE 3 - NOVEMBRE 13
FESTIVAL METTRE EN SCÈNE
TNB-THÉÂTRE NATIONAL DE BRETAGNE, RENNES

CRÉATION ÉPISODE 4 - JUILLET 14
68 ÈME FESTIVAL D'AVIGNON



LA PICCOLA FAMILIA

MISE À JOUR FÉVRIER 2014

CONTACT:
DOETTE BRUNET
06 21 43 59 41
DOETTE.BRUNET@LAPICCOLAFAMILIA.FR

3 FEVRIER 2014

Piccola familia. Formidable épopée d'Henry VI

Delphine Tanguy

Rarement montée sur une scène de Théâtre, la version d'Henry VI du jeune metteur en scène Thomas Jolly a été saluée par un public enthousiaste, samedi au Théâtre de Cornouaille. Première saison d'une aventure théâtrale, dont l'intégralité sera présentée au festival d'Avignon, cet été.



Jeanne d'Arc avec ses cheveux bleus semble tout droit sortie d'une BD d'Héroïc Fantasy.

Aborder un demi-siècle d'histoire d'Angleterre, les 12.000 vers, les quelque 150 personnages de cette pièce de Shakespeare en huit heures de représentation aux côtés d'une vingtaine de comédiens, est une expérience assez rare pour des spectateurs et un véritable challenge relevé, samedi au Théâtre de Cornouaille, par le metteur en scène Thomas Jolly et sa fougueuse troupe de la Piccola Familia.

« C'est une entreprise qui est joyeuse, artisanale et le théâtre est encore cet endroit d'imaginaire, de jeu qui permet de traverser 50 ans d'histoire avec une chaise en paille, trois ou quatre chapeaux. Le cinéma ne pourrait pas le faire », explique le metteur en scène Thomas Jolly, qui

a su éviter l'écueil de la reconstruction historique et, à 30 ans, a envisagé cette aventure théâtrale comme un voyage initiatique.

Une multitude de trouvailles scénographiques

Déployant des trésors d'inventivité et multipliant les trouvailles scénographiques, il fait entrer le public de plain-pied dans cette grande épopée, et l'entraîne des champs de bataille des villes françaises assiégées aux coulisses de la cour du roi d'Angleterre où se tissent les intrigues dans une incessante et machiavélique course au pouvoir, sur fond de rivalités entre les maisons d'York et de Lancastre.

Et au fil des heures, l'attention des

spectateurs ne va pas faiblir. Au bout de 35 minutes, ils sont déjà prévenus, avec beaucoup d'humour par une comédienne, personnage irrésistible à la stature élisabéthaine dont les interventions vont ponctuer ce spectacle fleuve, qu'ils n'ont encore vu que les deux premières scènes du 1^{er} acte de la première partie.

Tenus en haleine par les actions et les tableaux qui se succèdent à un rythme soutenu ainsi que des personnages hauts en couleur tels que Jeanne d'Arc arborant des cheveux bleu pétard et dont le physique et la hardiesse sont dignes d'un personnage de la BD Héroïc Fantasy, les spectateurs assistent réjouis aux attermoissements d'une guerre qui

s'enlise et que Shakespeare fait basculer dans la farce.

La déculottée des Français

Le côté grand-guignolesque de cette guerre des Deux roses est illustré à merveille par cette sorte de haka, que se livrent, dans une ambiance survoltée de soirée électro, les belligérants aux portes d'Orléans. On prend part, hilares, à la déculottée, au sens propre comme au figuré, des Français présentés comme des couards, à l'assaut des soldats qui chevauchent des chaises en paille et brandissent vaillamment des rubans de gymnastique rythmique. On suit avec passion les exploits de Lord Talbot magnifiquement incarné par l'acteur Jean-Marc Talbot jus-

qu'à sa défaite à Bordeaux où il assiste impuissant à la mort de son fils, joué par Thomas Jolly, une des seules scènes qu'il s'est autorisée pour conserver ce regard extérieur nécessaire au metteur en scène.

Dans la deuxième partie, l'action se recentre sur le royaume d'Angleterre. Si la pièce verse insidieusement dans la tragédie et que se dessine la figure d'un Richard III « complètement déformé par l'ambition », les effets spéciaux et les ressorts comiques n'en sont pas moins sollicités. La pièce s'achève sur le bannissement de Suffolk, l'ami de la reine, avec un public, visiblement heureux mesurant sa chance d'avoir participé à l'aventure ainsi offerte sur un plateau.



Les comédiens et le jeune metteur en scène Thomas Jolly ovationnés par le public.



Comique et tragique se succèdent dans cette pièce révélant le côté populaire du théâtre de Shakespeare.

Thomas Jolly : metteur en scène hors normes

Delphine Tanguy

« Il y a trois pièces de Shakespeare. J'ai souhaité séquencer la création de la trilogie en deux grands cycles. Le premier cycle a été créé en janvier 2012 et le second est en cours de création. Le troisième épisode a été créé à Rennes et le quatrième sera créé pour le Festival d'Avignon en juillet, où sera présentée l'intégralité de la pièce, soit 18 h 30 de représentation », commente le jeune metteur en scène Thomas Jolly qui s'est lancé dans cette aventure hors normes, il y a quatre ans. Plusieurs raisons à cela pour ce trublion du théâtre français : lutter contre une forme de calibrage des objets culturels, s'investir avec sa compagnie dans un travail de longue haleine, explorer ce formidable terrain de jeu qu'offre cette pièce de Shakespeare mais aussi un monde qui bascule dans la modernité pour mieux réinterroger notre époque.

Du grand théâtre populaire

Comment cependant tenir en haleine les spectateurs aussi longtemps ? Pour Thomas Jolly, les réponses se trouvent dans l'écriture même de Shakespeare. « Shakespeare écrit à l'époque du théâtre élisabéthain, à ciel ouvert.



Thomas Jolly, metteur en scène : « Il y a un côté performatif pour l'équipe artistique mais aussi pour les techniciens et les équipes d'accueil des théâtres ».

On est assis au balcon ou debout à l'orchestre. Le climat plus la station debout créent un inconfort. Il y a une volonté chez Shakespeare de tenir le spectateur, une forme d'entertainment, avec des rebondissements tous les quarts d'heure. « On sort des guerres fratricides des Deux roses et on est au moment de l'arrivée d'Elisabeth 1^{re}. Elle commande des chroniques historiques dont Shakespeare va s'inspirer pour écrire sa pièce. À l'époque, les spectateurs assistent à leur propre histoire, un peu plus de cent ans après

les faits », poursuit-il.

« Aujourd'hui, ce qui nous tient c'est la question de l'entertainment. Les scénaristes hollywoodiens n'ont fait que reproduire cette structure », ajoute encore le metteur en scène qui accorde beaucoup d'importance à ce rapport au public, à la complicité entre acteurs et spectateurs. « C'est du grand théâtre populaire. C'est un peu comme si on regardait plusieurs épisodes d'une série télévisée ou qu'on s'enquillait les Star Wars à la suite ».



LE CINÉMA DU MONDE
SOUDAIN L'ÉTÉ DERNIER
 DE JOSEPH L. MANKIEWICZ
 DVD N°13
 5,90 € SEULEMENT
 OFFRE RÉGULIÈRE LIQUIDATION
 À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE

Le Monde



**CANAL+ PAIE AU PRIX FORT
 LES DROITS DU TOP 14 DE RUGBY**

CAHIER ÉCO - LIRE PAGE 3



**Sébastien Valiela,
 le paparazzi du président**

ENQUÊTE - LIRE PAGE 19



**« HENRY VI », LA FÊTE
 SHAKESPEARIENNE**

CULTURE - LIRE PAGE 11

Jeudi 16 janvier 2014 - 70^e année - N°21460 - 2 € - France métropolitaine - www.lemonde.fr

Fondateur : Hubert Beuve-Méry - Directrice : Natalie Nougayrède

16 JANVIER 2014

« Henry VI » offre une fête haletante du théâtre

A Sceaux, Thomas Jolly met en scène l'intégralité de la trilogie de Shakespeare, avant d'investir Avignon cet été

Théâtre

Il fallait oser, Thomas Jolly le fait : mettre en scène le cycle *Henry VI* de Shakespeare, soit trois pièces qui requièrent dix-sept heures de représentation. L'intégrale sera créée en juillet à Avignon, à l'invitation d'Olivier Py, le nouveau directeur du Festival. En attendant, on peut voir une première partie qui soulève l'enthousiasme du public, comme on a pu le constater dimanche 12 janvier, au Théâtre des Gémeaux, à Sceaux (Hauts-de-Seine) : huit heures d'une fête du théâtre, avec du Grand-Guignol, du suspense, de l'émotion et des effets très spéciaux qui entraînent la foule des personnages dans une saga.

Mais commençons par le début : *Henry VI*. Créées en 1592, les trois pièces continuent d'alimenter les débats des spécialistes, qui discutent sur la place que Shakespeare a tenue dans leur écriture, surtout celle de la première. Elles couvrent le règne d'Henry VI d'Angleterre, de la mort de son père Henry V (en 1422) à sa propre mort (en 1471), et relatent deux événements majeurs : la fin de la guerre de Cent Ans et la guerre des Deux-Roses qui a opposé les Lancastre et les York dans la conquête du trône d'Angleterre. L'aventure se poursuit dans *Richard III*, une des pièces de Shakespeare les plus jouées, mais presque jamais rattachée à *Henry VI*, avec laquelle elle constitue une tétralogie naturelle. En 1998, Patrice Chéreau avait mis en scène la troisième partie d'*Henry VI* avec des fragments de *Richard III*. Thomas Jolly, lui, a rêvé de mettre en scène le cycle entier. Mais l'entreprise d'*Henry VI* est si lourde, en soi, qu'il a renoncé.

Reste que ce garçon de 31 ans, quasiment inconnu, est le premier, en France, à donner à voir l'intégrale d'*Henry VI*. Avant lui, il y a eu trois tentatives, celles de Jean-Louis Barrault (en 1965-1966), de Denis Llorca (en 1978) et de Stuart Seide (en 1993). Aucune n'a embrasé tout le cycle, souvent considéré comme mineur dans l'œuvre de



« Henry VI, cycle 1 », au Théâtre des Gémeaux, à Sceaux (Hauts-de-Seine). NICOLAS JOUBARD

Shakespeare, parce qu'il n'a pas la profondeur d'*Hamlet* ou du *Roi Lear*. Alors, pourquoi Thomas Jolly s'y intéresse-t-il ? Quand il était élève à l'école du Théâtre national de Bretagne, il a suivi un stage sur *Henry VI*. Cinq ans plus tard, en 2009, raconte-t-il en riant, « au cours d'un été de solitude et de découverte, sans le sou pour partir en vacances, j'ai acheté la *Pléiade* qui contient *Henry VI*. Et je me suis dit : je vais le faire ». Thomas Jolly a commencé à y travailler, avec ses amis de La Piccola Familia, la troupe qu'il a fondée en 2006. La scène nationale du Trident, à Cherbourg, les a soutenus dès le début, puis le TNB de Rennes et le Festival d'Avignon sont entrés dans l'aventure.

Sans eux, l'intégrale n'aurait pu être menée à bien.

Il faut dire que Thomas Jolly a des atouts : une détermination affirmée, et un sens du plateau qui s'est imposé brillamment, dès sa deuxième mise en scène, *Toà*, de Sacha Guitry, en 2009. On retrouve ces qualités dans *Henry VI* : le théâtre y éclate à chaque instant, avec la force d'un metteur en scène décidé à convaincre que oui, il faut faire entendre l'histoire de ce roi aujourd'hui, parce qu'elle s'inscrit dans une période de crise, où les politiques sont acculés à l'action parce que tout va trop vite. Les politiques, dans *Henry VI*, ce sont les nobles qui s'engouffrent dans une vacance du pouvoir : Henry VI

a 9 mois à la mort de son père. Une régence est assurée, puis il prend les rênes du pouvoir, en 1437. Il règne jusqu'en 1460, puis en 1470 et 1471. Très pieux et faible de caractère, il est peu armé pour sa fonction.

Les entractes sont là où on ne les attend pas, de façon à maintenir le public en haleine

tion. Voilà pour les dates et le contexte, avec lesquels le cycle de Shakespeare prend des libertés : il y a de nombreuses erreurs historiques et des confusions sur les personnages dans cette épopée qui a

connu un très grand succès à sa création, parce qu'elle ranimait un sentiment national chez les Anglais du XVI^e siècle.

On le voit en particulier dans la première pièce, qui traite de la guerre de Cent Ans. C'est une charge contre la France, « cette nation inconstante et frivole », et les Français, présentés comme goguenards et couards. Quant à Jeanne d'Arc, elle est décrite comme une « ribaude » qui se sert de son corps pour séduire, ment comme elle respire et n'hésite pas à faire appel à la sorcellerie pour arriver à ses fins. Dans la mise en scène de Thomas Jolly, elle porte une perruque bleue flashy, en accord avec l'esthétique et le jeu volontairement

outrés. Des fumigènes comme s'il en pleuvait, de la musique à fond, des guerriers qui chevauchent des chaises en bois et se battent avec des bâtons auxquels sont fixés des rubans : il y a du Grand-Guignol dans cette introduction au règne d'Henry VI, qui voit le grand Talbot, dernier héritier du temps glorieux de la chevalerie, mourir au champ de bataille. Jeanne d'Arc, pour sa part, meurt sur un bûcher de chaises, du plus bel effet. C'est un rajout de Thomas Jolly, qui la réhabilite, en somme : dans la pièce, elle disparaît de l'histoire quand elle est arrêtée.

La deuxième pièce sur Henry se resserre sur le royaume d'Angleterre et la cour, où les intrigues se nouent. Le spectacle prend alors une autre tournure : il quitte le domaine de l'excess, sans pour autant abandonner les effets de mise en scène, ni l'esthétique héritée des séries qui cartonnent à la télévision, et dont Thomas Jolly est un adepte. Il en tire d'ailleurs les bonnes leçons : un découpage haletant, qui lui fait mettre des entractes là où on ne les attend pas, de façon à maintenir le public en haleine. Il introduit aussi une rhapsode, totalement craquante, qui s'adresse à la salle, lui rappelle les épisodes précédents. Et il dirige les comédiens, inégaux mais enthousiastes, avec l'énergie de celui qui proclame : « On va y arriver. » Il y arrive d'ailleurs si bien qu'au bout de huit heures, quand le rideau tombe, chacun se demande : « Que va-t-il se passer ? Comment cela va-t-il finir ? » Pourtant, on en est loin, de la fin : le spectacle s'arrête après la mort de Suffolk, l'amant de la reine. Soit à la fin de l'acte 4 de la deuxième pièce consacrée à Henry VI. Vivement la suite ! ■

BRIGITTE SALINO

Henry VI, cycle 1. De William Shakespeare. Traduction : Line Coltegnies. Mise en scène : Thomas Jolly. Avec la troupe de La Piccola Familia. Les Gémeaux, 49, avenue Georges-Clemenceau, Sceaux (Hauts-de-Seine). Tél. : 01-46-61-36-67. De 9 € à 26 €. Jusqu'au 22 janvier.

15 JANVIER 2014

rentrée scènes

**Henry VI – Cycle 1
de William Shakespeare,
mise en scène Thomas Jolly**

Cette première partie d'un spectacle consacré à la trilogie *Henry VI* de Shakespeare est un pur éblouissement. Maîtrisant parfaitement son propos, Thomas Jolly y révèle des talents de mise en scène qui en font le chef de file de sa génération. Imagination foisonnante, humour délicieux, sens du rythme et de l'espace : tout au long de ce spectacle très enlevé, Jolly tient littéralement le spectateur dans le creux de sa main. Indispensable. jusqu'au 22 janvier aux Gémeaux, Sceaux, lesgemeaux.com

14 JANVIER 2014

« Henry VI », une épopée tout en légèreté

THÉÂTRE Avec la pièce de Shakespeare, à Sceaux, Thomas Jolly et sa troupe plongent dans l'Histoire et les histoires.

ARMELLE HÉLIOT aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

L'amour du théâtre. L'amour passionné du théâtre et du public, c'est ce qui saisit dans la mise en scène de Thomas Jolly de la longue pièce de Shakespeare *Henry VI*. Le plaisir, le partage de la joie, des sentiments contrastés, du rire

aux scènes les plus cruelles, tout ici est pensé avec une intelligence merveilleusement profonde et ne s'exprime que dans la beauté et la légèreté.

Thomas Jolly donne des ailes à l'Histoire et aux histoires que raconte Shakespeare dans cette pièce réputée irreprésentable sans coupes sévères. Le jeune homme a d'ailleurs légèrement coupé et fait intervenir une délicieuse narratrice, Manon Thorel, qui fait le lien entre les épisodes - dimanche soir,

elle a improvisé avec esprit, après une alerte incendie !

Venu de l'école de Rennes, Thomas Jolly est, à 31 ans, l'un des artistes les plus prometteurs de sa génération. Il a le sens du texte (très bonne traduction de Line Cottegries), le sens de la beauté (scénographie simple et ingénieuse, lumières, il signe ces dernières avec Léry Chedemail), un goût de la musique et du son (Clément Mirguet). Il a le sens de la troupe. Ils sont une vingtaine à

peine, c'est La Piccola Famiglia. Tous jeunes, à l'exception de Geoffrey Carey, le noble Humphrey de Gloucester (en scène continûment !), Éric Challier, Richard Plantagenêt, duc d'York, Jean-Marc Talbot... Talbot !

Ici, chacun a une partition principale, mais joue aussi dans les scènes nombreuses de groupe, de foule. Ils sont tous magnifiques et nous communiquent leur enthousiasme. Le Henry de Thomas Germaine, l'Éléonore de Julie Lerat-

Gersant, la Jeanne d'Arc aux cheveux bleus de Flora Diguët, la Marguerite de Charline Porrone, tous sont disciplinés comme ces athlètes affectifs qu'appelait Artaud. On ne peut les citer tous, mais on les applaudit tous. Thomas Jolly ne se répète jamais, utilise tout l'espace. Il est époustouffant. ■

Les Gêmeaux, Sceaux (92), en deux soirées ou en intégrale. Jusqu'au 22 janvier.
Tél. : 01 46 61 36 67 et www.lesgêmeaux.com

14 JANVIER 2014

**Henry VI de William Shakespeare
Le Jolly roi**

By Delphine Killhoffer Published: 14/01/2014
Posted in: Critiques



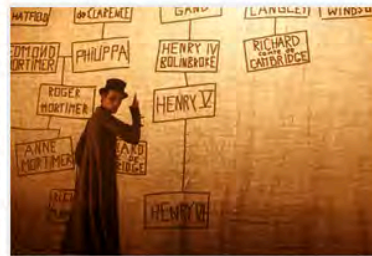
Jusqu'au 22 janvier 2014, théâtre des Gémeaux



La pièce s'ouvre sur la mise en terre de Henry V, roi flamboyant et conquérant, aimé de ses sujets. Son jeune fils lui succède et, loin de l'image paternelle, devient une sorte de roi innocent, très pieux, voulant la paix à tout prix, mais bien trop naïf pour savoir comment l'instaurer. Autour de ce souverain sans grande envergure, les rivalités rongent la cour d'Angleterre. Bien plus que les rebelles français, ce sont les seigneurs assoiffés de pouvoir qui sapent les fondations du royaume.

Dans une vision à l'esthétique léchée et au vaste souffle, Thomas Jolly nous embarque dans une épopée historique de plus de huit heures couvrant les deux premiers volets de cette imposante trilogie. Un pari osé que le jeune metteur en scène relève haut la main.

Outre sa longueur, si *Henry VI* est une pièce peu montée, c'est aussi du fait de sa complexité narrative. Jolly se joue de ce premier écueil en proposant un univers cohérent et clair, trouvant mille astuces pour faciliter la compréhension du texte. Un bel exemple en est la façon dont il gère les complexes généalogies : ici en faisant apparaître un tableau ludique, là en mettant à profit toute la troupe, il crée des supports visuels qui rendent lumineux les points obscurs.



Cette clarté du récit permet de se laisser complètement happer par cette fresque monumentale. La scénographie sait apporter une ampleur élégante tout autant qu'un côté rude et rock, voire bricolé. L'équilibre marche, nous transportant avec bonheur du palais royal aux champs de bataille en passant par la cathédrale où a lieu le couronnement. Le traitement de la lumière est particulièrement réussi : à l'opposé de l'approche classique, la lumière vient presque toujours du plateau. Proche de l'ambiance d'un concert, elle renforce le sens aigu de représentation et permet des jeux d'ombre d'une grande précision. Des batailles enfumées, menées à coups de rubans et de drapeaux, au couple maudit formé par Marguerite et le comte de Suffolk enlacés sur le pont d'un bateau en pleine tempête, les tableaux sont époustouflants.



Le metteur en scène et sa troupe manient également l'humour avec virtuosité et juste ce qu'il faut de culot pour ne pas se prendre trop au sérieux. Bien sûr, les Français sont représentés comme une équipe de bras cassés improbables face aux valeureux combattants britanniques – la pièce est racontée du point de vue anglais et il est fort probable que les comédiens de l'époque s'en donnaient à cœur joie pour caricaturer l'ennemi de la couronne. Jeanne la Pucelle a les allures d'une héroïne de manga, le dauphin Charles une féminité

inattendue et la bêtise du duc de Bourgogne paraît abyssale. Mais les Anglais ne sont pas épargnés non plus : le cardinal et son chien ou les querelles enfantines des seigneurs les rendent tout aussi ridicules. Et puis il y a les délicieux petits interludes écrits et joués par la comédienne Manon Thorel qui viennent ponctuer et commenter le déroulement de la pièce. Du métathéâtre joueur, partageant une complicité jubilatoire avec le public.

Tout n'est cependant pas parfait au royaume de Thomas Jolly. Les passions ressenties par les personnages sont assez souvent retranscrites par un texte crié plutôt que bien projeté et qui, de ce fait, s'entend moins bien. Quelques scènes sont un peu moins tenues que l'ensemble. Certes. Mais cela ne suffit pas à gâcher notre plaisir. Lorsque, à la fin de ces deux premiers épisodes, le sang coule au cœur même de la cour, la salle frémit devant l'hécatombe et reste en suspens, haletante... À quand la suite ?

Henry VI de William Shakespeare, mis en scène de Thomas Jolly, théâtre des Gémeaux.

Avec : Johann Abiola, Damien Avice, Bruno Bayeux, Alexandre Dain, Geoffrey Carey, Gilles Chabrier, Eric Challier, Flora Diguët, Émeline Frémont, Damien Gabriac, Thomas Germaine, Thomas Jolly, Pier Lamandé, Martin Legros, Julie Lerat-Gersant, Charline Porrone, Jean-Marc Talbot, Manon Thorel.

Crédits photographiques : Nicolas Joubard.

13 JANVIER 2014

Le *Henry VI* de Shakespeare met le feu au théâtre de Sceaux



Le public est immédiatement saisi par la version d'*Henry VI* de Thomas Jolly. Crédit photo: Nicolas Joubard.

(...) **Jeanne d'Arc tournée en ridicule**

Mais c'est à toute l'équipe artistique que vont nos bravos. Il y a dans la pièce-fleuve de Shakespeare, quelque chose d'un feuilleton. Thomas Jolly, sans rien perdre de la grandeur tragique de l'épopée, la tire même vers la **BD** et ce n'est pas pour rien, sans doute, que **Jeanne d'Arc**, l'une des protagonistes (très fine Flora Diguët) a les cheveux bleus...

L'œuvre de Shakespeare est composée de trois pièces. Quinze actes et 150 personnages, 10.000 vers (c'est Thomas Jolly qui a compté). Elle ne fait pas peur aux âmes vaillantes: **Jean-Louis Barrault** à l'Odéon-Théâtre de France avec Jean Desailly en roi (1966), Terry Hands avec la Royal Shakespeare Company et notamment Alan Howard et Helen Mirren (1977), Stuart Seide dans la cour d'honneur du Palais des Papes, avec Philippe Demarle dans le rôle-titre (1993), notamment, l'ont montée en partie. **Patrice Chéreau** en avait mis en scène un fragment avant *Richard III* (qui est la suite) à la Manufacture des Œillets, en 1998.

Ce n'est donc pas une pièce inconnue et elle intéresse chacun, car le roi Henry VI est noble et bon, ce qui change des scélérats habituels... L'action se déploie de la Guerre de Cent ans à la Guerre des Deux Roses, de Londres à Bordeaux, de Paris à Tours, Orléans et Reims. Jeanne d'Arc, tournée en ridicule par Shakespeare, y tient une grande place. Le dramaturge écrit des années après les événements, mais il est très documenté et passionné par l'effondrement de la société dans une Angleterre et une France qui pourraient être florissantes.

Des comédiens engagés avec ardeur et esprit

Thomas Jolly, qui travaille depuis près de quatre ans sur ce projet, a très intelligemment découpé l'ensemble et su imprimer un rythme soutenu à la représentation. Les scènes se succèdent à toute allure. Tout est très clair. Il ne craint pas la musique ni le son (compositions originales de Clément Mirguet) pour soutenir, donner une ampleur aux tableaux, il signe lui-même une scénographie libre, harmonieuse et très astucieuse et les lumières avec Léry Chedemail.

Il aime le romanesque de la matière que brasse Shakespeare. Il aime voir incarnés les dignitaires du royaume et le petit peuple qui piaffe, les hommes d'église qui sont des manipulateurs, les femmes ambitieuses ou pragmatiques, amoureuses ou calculatrices. Dans *Henry VI*, on voit un enfant hériter de la couronne et son «protecteur», le duc de Gloucester, grandir auprès de lui... et mourir à la fin de la deuxième partie.

Le public est immédiatement saisi. La vingtaine de comédiens de la troupe de la Piccola Familia et les quelques aînés qui jouent avec eux, sont engagés de toutes leurs fibres, avec ardeur (si l'on ose dire après une alerte incendie) et esprit. Les scènes tragiques, les scènes cocasses, les scènes de bataille, les scènes sentimentales, tout est donné en fondus enchaînés très subtils et l'on comprend absolument tout de l'action et l'on ne perd pas un détail de ce que nous dit Shakespeare. Un spectacle qui trouvera son achèvement en quatre parties, l'été prochain, à Avignon.

12 JANVIER 2014

LA CHRONIQUE

19

THÉÂTRE

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Lors du festival Mettre en scène, la création par Thomas Jolly (trente et un ans) et sa compagnie, La Piccola Familia, du premier cycle du drame historique en trois parties de Shakespeare de cinq actes chacune, *Henry VI* (1590-1592), a connu un succès retentissant dans la vaste salle du Théâtre national de Bretagne-Rennes, chauffée à blanc par une jeune foule enthousiaste (2). C'est qu'il y a là du feu, de l'intelligence, de la dépense pensée en un jeu vif, inventif sur un mode épique qui fait flèche de tout bois, mariant le sublime au grotesque, au sein d'une scénographie ingénieuse sans cesse réinventée. Jolly prône « un théâtre populaire et festif à l'épreuve d'une réalité en manque de curiosité, individualisée et morose ». Ainsi soit-il.

(1) C'était au Châtelet, sous l'égide du Festival d'automne, du mardi 7 janvier jusqu'à hier.

(2) Aux Gémeaux, Scène nationale de Sceaux jusqu'au 22 janvier, puis le 1^{er} février à Quimper et le 8 à Angers.

En juillet, ce sera au Festival d'Avignon. À la revoyure !

Dans le numéro 119 de la revue *Alternatives théâtrales*,

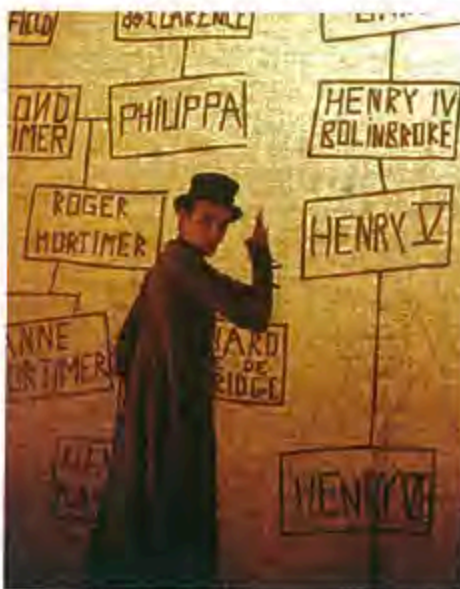
Thomas Jolly expose superbement son itinéraire et son projet d'acteur-metteur en scène et de citoyen.

9 JANVIER 2014

THÉÂTRE

Thomas Jolly enflamme Shakespeare

« Henri VI », de William Shakespeare, mise en scène de Thomas Jolly. Du 10 au 22 janvier, Les Gémeaux, Sceaux ; 01-46-61-36-67. Puis en février à Quimper et à Angers. Coup de cœur absolu. Ce grand feuilleton élisabéthain a tout pour lui : l'audace, la joie, l'humour, le souffle. Emporté sur les ailes de Shakespeare, on traverse le XV^e siècle comme un formidable terrain de jeu, où tous les coups bas sont permis. Voici la guerre de Cent Ans, celle des Deux-Roses, les émeutes populaires de Jack Cade, les querelles entre France et Angleterre, sans compter intrigues et complots. Au centre, Henri VI est un roi bien faible et indécis.



Thomas Jolly et sa bande de la Piccola Familia ont le talent et le plaisir communicatifs. Ils dévalisent allégrement la malle du théâtre : l'adresse à la salle, le théâtre d'ombres, les lumières stroboscopiques, le genre déjanté, la confiance intime.

O. Q.

Thomas Jolly

Sa version d'*Henry VI* bouleverse des salles entières. Pourtant, il faut s'enquiller 13 heures de spectacle et bientôt 18 quand il aura monté l'intégrale de la pièce cet été à Avignon. Sur scène, aucun gadget, aucune vidéo, juste 21 acteurs qui parcourent presque tout le XVe siècle pendant lequel a vécu ce roi bienveillant et normal. Thomas Jolly a tout juste 30 ans et fait du théâtre comme à l'époque de Shakespeare.

Théâtral magazine : Monter *Henry VI*, c'est une entreprise titanesque...

Thomas Jolly : Cela fait trois ans que je suis sur ce projet. C'est un peu mon voyage initiatique. J'ai animé un atelier au Théâtre National de Bretagne sur le théâtre Elisabéthain. C'est là que je me suis passionné pour *Henry VI*. C'est Shakespeare jeune qui a écrit, mais il y a déjà quasiment toutes ses pièces contenues dedans, du fantastique, du politique, de la tragédie, de la comédie, du polar, de la romance, du passionnel... *Henry VI*, c'est trois pièces qui relatent quasiment tout le XVe siècle de 1422 à 1471. C'est le siècle de

l'invention de l'imprimerie, de Luther et du protestantisme, de la découverte des Amériques, du développement du commerce et des premières théories capitalistes, de l'invention des armes à feu aussi.

Quelles sont les grandes lignes de la pièce ?

Ce n'est pas seulement une course à la couronne entre les deux familles des Lancastre, celle d'Henry et des York, celle de Richard Plantagenêt. Shakespeare nous montre l'amorce de la dégénérescence du monde. Dans la première partie, on commence par de la comédie, on est en pleine guerre de Cent Ans, entre les Anglais et les

Français qui se battent les uns contre les autres, on a deux mondes sur le plateau, plus de cent personnages. Dans la deuxième partie, c'est plus dramatique, le conflit se resserre sur un royaume avec la guerre civile en Angleterre. Et dans la troisième, il se réduit à deux familles (la Guerre des Roses) puis à une seule, celle des Plantagenêt pour finir tragiquement à l'intérieur de Richard III.

Henri VI, est un roi pieux, bienveillant, juste, paisible. Dans sa critique sur Rue 89, Jean-Pierre Thi-baudat le compare à François Hollande.

“ Pour être assis sur un trône, il faudrait être tordu dans son humanité et dans son corps comme Richard III ?

Je trouve ça très intéressant. Quand on a commencé à travailler sur le spectacle il y a quatre ans, on a découvert un roi normal, pieux, bienveillant qui pourtant n'arrive pas à faire face. Il va connaître l'un des règnes les plus sanglants et finir assassiné par le futur Richard III. Ça voudrait dire que pour être assis sur un trône, il faudrait être tordu dans son humanité et dans son corps comme Richard III ? Et pendant la campagne présidentielle l'image médiatique de président normal est sortie. Moi je n'appuie pas sur cette idée. Être metteur en scène, c'est donner de la pensée pas des leçons. Mais penser ne va pas de soi. Si on ne

nous apprend pas, on voit bien qu'on pense de moins en moins et que tout se crispe. Regardez cette année 2013 : on entend les gens dire ouvertement leur homophobie, leur racisme. Et penser, ce n'est pas se prendre la tête ; c'est joyeux, et surtout c'est la clé du discernement citoyen. Si on se souvient bien dans la Grèce antique, on payait une amende quand on n'allait pas au théâtre.

Pour vous, le théâtre doit faire notre éducation ?

Shakespeare ne fait pas autre chose. Il écrit *Henry VI* parce qu'Élisabeth Ier a commandé des chroniques historiques pour relater tous les siècles de division en Angleterre et consolider l'idée de nation. Le public cent ans après les faits assiste à sa propre histoire sur le plateau. C'est évidemment très pédagogique. Mon travail est le même ; je mets au défi quiconque, hormis les historiens, de me raconter la guerre de Cent Ans. On n'y comprend rien. Le théâtre peut raconter l'Histoire et sans chercher à imposer une idée ; je mets sur le plateau des éléments qui permettent d'accéder à la lisibilité de l'Histoire.

Est-ce par souci de lisibilité que vous jouez face public ?





Le théâtre joyeux

@ Guillaume Prié

Tout le début du spectacle est joué face public parce qu'on est dans un royaume, et je range les acteurs selon un protocole hiérarchique. Mais au fur et à mesure je déconstruis ce rapport et ça se resserre entre eux. Je mets aussi les acteurs face au public pour créer un peu d'empathie. C'est une façon de faire des gros plans au théâtre. On oublie que le face public se pratique depuis 2000 ans pour des raisons vocales et d'éclairage. C'est quand le cinéma est arrivé que tout d'un coup le théâtre a placé les acteurs de profil et de dos.

Quand vous aurez monté la dernière partie, l'intégrale va durer 18 heures. Est-ce une durée raisonnable ?

Henri VI est une pièce qui ne se regarde pas mais qui se traverse. La durée permet de s'extraire et de ne

pas faire de cet objet qu'un produit culturel. Dans le public, l'organisme reprend le dessus puisqu'on a faim, on a soif, on a sommeil, on a envie d'aller aux toilettes ; la vie est sollicitée, les gens se rencontrent, se parlent, mangent ensemble. Ça crée le grand présent du théâtre.

Pourquoi avoir choisi Thomas Germaine pour jouer le rôle d'Henri VI ?

C'est un acteur qui a la voix meurtrie, cassée, quelque chose comme une blessure. Ce que je trouve très pertinent pour jouer ce rôle, parce qu'Henri VI est un bébé de 9 mois lorsqu'il monte sur le trône et il ne cessera jamais de dire qu'il ne voulait pas être roi. Et puis Thomas a une présence lunaire plus que solaire. Enfin, j'avais besoin d'un acteur qui passe de 9 mois à 51 ans. Thomas est aussi dans ce flou là ; à certains moments on dirait qu'il a 20

ans et à d'autres 35.

Comment voyez-vous l'avenir du théâtre ?

Il faut arrêter de dire qu'aller au théâtre va de soi pour tout le monde. Il faut reconquérir le public. J'ai créé un tout petit spectacle qui s'appelle *H6 au carré* et qui est l'intégrale de la pièce *Henri VI* en 45 minutes sur 6 m² avec quatre acteurs. On le joue dans les cours d'école, sur les places des villages, dans les salles des fêtes, dans les hôpitaux, en prison... pour que les gens n'aient pas peur de pousser la porte d'un gros théâtre. Le théâtre est fait pour tout le monde.

Propos recueillis par HC

■ *Henry VI, de Shakespeare, mise en scène de Thomas Jolly. Episodes 1 et 2 Les Gémeaux, 49 avenue Georges Clémenceau 92330 Sceaux, 01 46 61 36 67, du 10 au 22/01*
Théâtre de Cornouailles, Quimper, 1/02
Nouveau théâtre d'Angers, 8/02

La Terrasse

JANVIER 2014

CRITIQUE

© D.R.

LES GÉMEAUX, SCEAUX
DE SHAKESPEARE / MES THOMAS JOLLY

HENRI VI (CYCLE 1)

Thomas Jolly et sa troupe de la Piccola Familia bousculent les us du théâtre formaté par mauvaise habitude et nous embarquent dans l'œuvre de Shakespeare comme dans une saga profonde, tout autant comique que tragique et poétique. Enthousiasmant!



© Nicolas Joubard

Quelle chevauchée ! Menée avec belle audace, inspiration et autant de générosité ! Quand le rideau tombe et emporte dans sa nuit la ferveur collective, après huit heures de traversée dans les méandres de l'humain et les sombres alcôves de l'histoire, le théâtre longtemps continue de vibrer, laissant la déflagration tragique doucement se loger au creux du présent. C'est que le jeune Thomas Jolly sait y faire pour ravir la connivence du public et frayer un chemin dans l'épaisse futaie des quelque 15 actes, 150 personnages et près de 10 000 vers que compte *Henri VI*. Rivalités de clans, procès en légitimité, luttes d'influence, ambitions personnelles, trahisons, complots

et assassinats : Shakespeare ourdit une vertigineuse plongée au cœur du pouvoir suprême, retraçant cinquante années de règne de celui qui fut proclamé roi à l'âge de neuf mois, à la mort de son père Henry V, et succomba sous les traîtres coups du futur Richard III en 1471, affrontant la guerre de Cent Ans, la guerre des Deux-Roses et la guerre civile. Composée en 1592, cette vaste fresque se situe à la jonction du théâtre du Moyen Âge, qui brosse des chroniques historiques en visions amples et allégoriques, et de l'art de la Renaissance, qui dessine, dans les fissures de l'ordre théologique, l'homme face à son destin, en proie à ses questionnements sur le monde et le sens de

l'existence. Thomas Jolly épouse à merveille l'évolution de la théâtralité. Il fait d'abord jouer à plein tous les artifices du théâtre et les ressorts comiques de la pièce, quitte à trop forcer sur les effets grandguignolesques et les gags à la Monty Python.

D'UN MONDE À L'AUTRE

Avec un rien pourtant, quelques accessoires détournés et transformés par le pouvoir de l'imagination, il bâtit un monde. L'interminable guerre de Cent Ans tourne à la farce, les querelles entre médiocres puissants révèlent leurs vaniteux fondements et leurs mesquins stratagèmes. Quant à Jeanne d'Arc, en perruque bleue et harnais tout cuir, elle livre bataille en pétroleuse sacrément déculottée. Porté par une troupe à l'unisson, le feuilleton avance avec allure, ponctué d'entractes et d'interventions d'une facétieuse rapsode qui résume les épisodes précédents, raille les idées du metteur en scène et les costumes, commente l'état de la troupe ou s'inquiète du bien-être des spectateurs. Thomas Jolly et

sa Piccola Familia maîtrisent avec brio les variations de rythme et le mélange des genres, tant et si bien qu'ils nous entraînent au plus profond du tragique. Sans décor grandiloquent, ni poses hiératiques, mais avec inventivité, vitalité, poésie et humour. Peu à peu, s'opère le basculement d'une époque à l'autre : à l'ordre providentiel régi par le divin, succède un monde où l'homme peut tracer la destinée. Un monde où l'opportunisme, le cynisme et la manipulation peuvent aussi piétiner la vertu.

Gwénola David

Les Gémeaux, 49 av. Georges-Clémenceau, 92330 Sceaux. En alternance, du 10 au 22 janvier 2014, à 20h00, sauf dimanche à 15h, relâche lundi et jeudi 16 janvier. Intégrale du cycle 1 : dimanche 12 et dimanche 19 janvier. Tél. 01 46 61 36 67. Spectacle vu au Théâtre national de Bretagne. Durée du cycle 1 : 8h30 en intégrale avec entractes.

Réagissez sur www.journal-laterrasse.fr

4 DÉCEMBRE 2013



La voie royale

Avec une maîtrise époustouflante, Thomas Jolly glorifie Shakespeare et déploie un **Henry VI** tout en nuances.

Ce n'est pas un spectacle ordinaire, c'est un phénomène inouï que présente Thomas Jolly avec *Henry VI* de Shakespeare, auteur que ce jeune metteur en scène issu de l'école du Théâtre national de Bretagne monte pour la première fois. Au menu, treize heures de représentation et cinquante ans d'histoire anglaise joués avec un entrain communicatif par vingt et un comédiens. *Henry VI* est un cycle de trois pièces couvrant une période tourmentée qui débute avec la mort d'Henry V alors que son fils n'a que 9 mois.

Conscient de l'ampleur de son projet, Thomas Jolly a procédé par étapes avant de présenter à Rennes, dans le cadre du festival Mettre en scène et devant une salle comble, la quasi-intégralité de cette incursion fascinante dans l'histoire de l'Angleterre. Au cours du spectacle, une maîtresse de cérémonie pince-sans-rigoler commente à l'avant-scène l'évolution des opérations, s'étonnant au passage qu'au bout de huit heures de représentation la salle soit toujours aussi pleine.

Thomas Jolly, metteur en scène dont on va entendre beaucoup parler, établit avec le spectateur une complicité d'ordre presque physique. Pas de temps mort dans cette fresque haletante fourmillant d'idées où se déploie un savoir-faire éblouissant entièrement au service du texte. La pièce ouvre sur l'enterrement d'Henry V. Chacun jette une poignée de terre dans le tombeau. Mais la gravité de la situation

se double d'une ironie moqueuse. Le trône vacillant promis à un prince trop jeune pour régner exacerbe les convoitises. D'aucuns font bientôt valoir leurs droits à la couronne. D'où le choix d'un jeu comique dont la dissonance permet de canaliser une violence toujours menaçante. Cette approche décalée donne un relief particulier aux excès verbaux de personnages forts en gueule, le sarcasme à la bouche et prêts à en découdre. Un langage que Jeanne d'Arc, coiffée d'une perruque bleue, n'hésite pas à railler en le parodiant.

La pièce se déroule en effet en partie sur fond de guerre de Cent Ans puis de guerre civile anglaise. Très inspiré, Thomas Jolly maîtrise parfaitement ce matériau pourtant difficile, qu'il s'emploie à traduire sur scène avec une imagination foisonnante. En montant la presque totalité du drame, ce que personne en France n'avait fait avant lui, ce bouillonnant metteur en scène renoue avec la vision fondamentale de Shakespeare, envisageant le plateau comme le grand théâtre du monde. Un théâtre où les mots ne précèdent pas les actes, mais sont des actes en soi. Redoutablement brillant, féroce, drôle et efficace. Une révélation. **Hugues Le Tanneur**

Henry VI de William Shakespeare, mise en scène Thomas Jolly - *Cycle 2, épisode 3*, les 5 et 6 décembre à la Comédie de Béthune; *Cycle 1, épisodes 1 & 2*, les 14 et 15 décembre au Théâtre de la Croix-Rousse, Lyon; du 10 au 22 janvier aux Gémeaux, Sceaux

27 NOVEMBRE 2013

Jolly, star de Mettre en scène, bientôt d'Avignon

Metteur en scène associé au TNB, Thomas Jolly vient de marquer les esprits avec sa saga *Henry VI*. Le festival d'Avignon lui déroule le tapis rouge en lui réservant son nouveau joyau, la FabricA.

Pour raisons budgétaires, la 17^e édition du festival Mettre en scène, qui s'achève ce soir avec *Sainte Jeanne des abattoirs*, de Brecht (lire ci-dessous), proposait 22 spectacles au lieu de 27, l'an dernier. La baisse de fréquentation (de 35 000 à 30 000 spectateurs) est donc naturelle.

Au-delà du bilan chiffré, cette édition aura réservé quelques grands moments. En premier lieu, le colossal pari de Thomas Jolly, jeune comédien, metteur en scène de 31 ans, issu de l'école du TNB. Son *Henry VI* de Shakespeare, conçu comme une épopée de 13 heures, a reçu à Rennes un accueil triomphal. « **Thomas Jolly et son équipe se sont montrés à la hauteur de l'événement** », remarque François Le Pillouër, le directeur du Théâtre national de Bretagne.

Que Thomas Jolly accède au festival d'Avignon, en juillet prochain, était déjà dans les tuyaux. Mais, pas sur une scène aussi prestigieuse que celle de la FabricA, le nouvel équipement inauguré l'été dernier dont la scène a les mêmes proportions que celles de la Cour d'honneur. Thomas Jolly, invité à l'origine au gymnase Aubanel, un autre site d'Avignon, change de dimension pour créer l'intégrale d'*Henry VI* (17 heures). « **Le gradin d'Aubanel est moins confortable et le décor de la pièce aurait été trop haut,** » remarque François Le Pillouër. Le TNB, principal producteur de cet *Henry VI*, a donc insisté auprès d'Avignon afin de décrocher la FabricA. Le triomphe rennais lui a évidemment facilité la tâche.

D'autres satisfactions

La chorégraphe Maud Le Pladec figure parmi les autres satisfactions du festival. Son *Democracy*, pièce pour cinq danseurs et quatre batteurs,



Thomas Jolly, la nouvelle star du théâtre contemporain, jouera à la FabricA, la toute nouvelle salle du festival d'Avignon : des gradins de 700 places et, surtout, une scène immense, aux dimensions de celle de la Cour d'honneur

est promis à un brillant avenir. « **Sa troisième création dans le cadre de Mettre en scène est une vraie réussite,** note François Le Pillouër. **Le spectacle va tourner. Douze villes sont déjà candidates. En France comme à l'étranger.** »

Le *Polices !* de son collègue rennais Rachid Ouramdane a d'ailleurs divisé le public. Mais, l'engagement des interprètes, notamment les amateurs, sollicités bien au-delà de la simple figuration, restera un temps fort.

Tout comme l'envahissement

inattendu du musée des Beaux-Arts par Philippe Decouflé et sa troupe. « **Quinze interprètes au total, danseurs et musiciens compris. Un investissement très généreux de la part de Decouflé auquel les spectateurs ont bien réagi.** »

Decouflé, Sivadier, Charmatz en 2014

La *Mademoiselle Julie* de Katie Mitchell, qui réussit l'osmose parfaite entre théâtre et cinéma, en aura épaté plus d'un. Y compris chez les chevronnés comme le metteur en

scène Dominique Pitoiset, directeur du Théâtre national de Bordeaux. « **Cette pièce l'a tellement fasciné qu'il l'a vue deux fois !** »

Sans tout dévoiler de la 18^e édition de Mettre en scène, François Le Pillouër lâche quelques noms : Boris Charmatz, Jean-François Sivadier, Philippe Decouflé et sa comédie musicale... Juste de quoi saliver en attendant novembre 2014.

Benoit LE BRETON.



13 NOVEMBRE 2013

AVIGNON | Thomas Jolly évoque "Henry VI" de Shakespeare ce soir à la FabricA, en vue du Festival 2014

« C'est un projet de 18 heures fou, mais le désir est là ! »

Le Festival d'Avignon poursuit ses Rencontres, ce soir, à la FabricA, avec Thomas Jolly.

Thomas Jolly est un jeune acteur et metteur en scène qui s'est lancé le défi avec sa troupe "La piccola familia" de monter l'intégrale d'"Henry VI" de Shakespeare; une incroyable saga poétique et politique qui devrait durer près de 18 heures... Rencontre avec un artiste qui ne manque pas d'audace.

→ **Vous montez "Henry VI", un spectacle au long fleuve que vous avez concocté comment ?**

«J'ai découvert "Henry VI" à l'école du Théâtre national de Bretagne, et déjà je m'éclate sur cette folle histoire, je n'y comprends rien, donc je fais des recherches sur la guerre des deux roses... Plus tard, lors d'un moment de désœuvrement, je me suis remis à lire "Henry VI" et là : "merde j'ai envie de le monter", pourquoi "merde" parce que je sais que c'est un projet immense, complètement fou, mais le désir est là. Je commence par monter 2 actes sous forme de laboratoire, j'appelle ça "les making of d'Henry VI" en clin d'œil au "Looking for Richard" d'Al Pacino. Le 1er cycle fait 8 h 30, je suis ému et rassuré que les gens nous sui-

vent et viennent nombreux, alors je poursuis.»

→ **Que nous réservez-vous pour Avignon ?**

«Le but c'est de tout monter, ce qui a priori n'a jamais été fait en France. Samedi dernier nous avons joué pendant 13 heures, on devrait arriver à 18 heures sur Avignon. Shakespeare avec son théâtre à ciel ouvert où les gens étaient debout, devait capter l'attention. Nous aussi, j'ai placé des entractes comme dans les séries télévisées à des moments clés qui font que l'on est obligé de revenir pour savoir ce qui va se passer.»

→ **Vous êtes passé entre les mains de Stanilas Nordey, quelles traces en gardez-vous ?**

«J'ai fait l'École du TNB parce que c'était Stanilas Nordey. Il m'a permis en tant que directeur pédagogique de mettre en place mes outils d'acteur, de travailler ma singularité. Je ne sais pas ce qui me reste de lui, je l'ai presque adulé puis il m'a fallu tuer le père. Aujourd'hui, c'est un véritable allié, il suit mon travail comme je suis le sien.»

→ **Quelle sera l'esthétique de ce spectacle ?**

«Henry VI me met tout en l'air ! Je ne peux pas maîtriser 18 heures de spectacle mais



Thomas Jolly est un jeune acteur et metteur en scène qui s'est lancé le défi avec sa troupe "La piccola familia" de monter l'intégrale d'"Henry VI" de Shakespeare. Photo Guillaume Prié

j'ai mis en place un grand processus à vue et avoué devant les spectateurs. Il y a plus de 200 personnages et nous ne sommes que 21 acteurs, c'est un défi ! C'est un théâtre foisonnant fait avec trois fois rien, un travail collectif parce que je suis un acteur qui fait jouer d'autres acteurs, pas un demiurge.»

→ **Avez-vous des souvenirs du Festival ?**

«Je suis venu pour la première fois il y a 4 ans, une fête du spectacle vivant complètement fascinante. Je ne pouvais pas manquer "Par les villages" de Stanilas Nordey, quelle belle idée de placer là ce long poème. J'ai été également marqué par la trilogie

de Jan Lauwers, "Master and Margerita" de Simon McBurney et l'incroyable "Procès" de Kafka à l'Opéra.»

Sophie BAURET

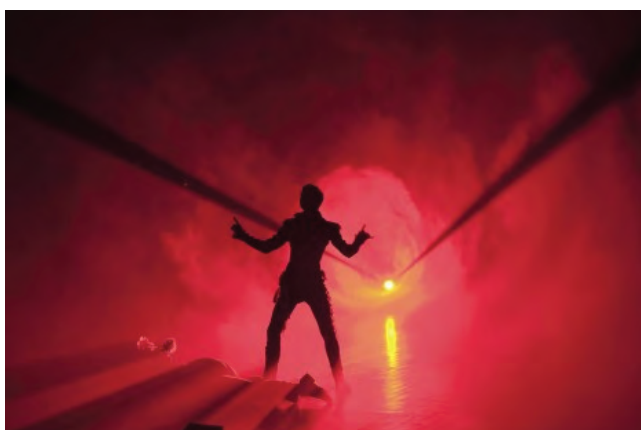
Rencontre du Festival d'Avignon - Ce soir à 20 h 30 à la FabricA, 11 rue Paul-Achard, Entrée libre sans réservation.

Rue89

LES BLOGS

12 NOVEMBRE 2013

13 heures dans les bras de Shakespeare : quelle orgie de théâtre !



Scène de « Henry VI » (Brigitte Enguerand)

Quelle traversée ! Quelle orgie de théâtre ! Quelle audace et quelle générosité ! Le samedi 9 novembre 2013 restera une date dans l'histoire du TNB (théâtre national de Bretagne), dans celle de son festival « Mettre en scène », et dans la vie des spectateurs. Présents depuis le matin dans la grande salle du TNB, ils en sont sortis éblouis, passé minuit, au terme de cet « Henry VI », trois pièces en une de Shakespeare jouées par la compagnie La Piccola Familia dans la mise en scène de son jeune (né en 1982) et très talentueux animateur, Thomas Jolly.

Un spectacle hors normes

Que tous les programmeurs de spectacles formatés en prennent de la graine :

- une durée peu ordinaire (un spectacle en trois soirées ou en une intégrale de treize heures, entractes compris) ;
- un metteur en scène peu connu ;
- des acteurs dont le nom ne dit le plus souvent pas grand-chose hormis celui de Geoffrey Carey (familier des spectacles de Christoph Marthaler) qui n'est cependant pas une star « bancable » ;
- une pièce au très long cours, « Henry VI » l'une des moins connues et ses moins jouées de Shakespeare.

Bref de quoi faire peur, notion habituellement traduite dans une stupide formule : « Ce n'est pas pour mon public. » Foutaises. Le public est prêt à tout, sa curiosité, son envie sont insatiables. Il est même prêt à rester une journée entière assis dans un fauteuil (et pour ce qui me concerne, un strapontin, tant la salle était pleine) quand la force infinie du théâtre est au rendez-vous.

Ce samedi-là, au soir de l'intégrale qui se sera déroulée dans une ambiance plus proche d'un concert de rock que d'une soirée à la Comédie-Française, le public offrit aux acteurs, à toute l'équipe du spectacle et aux techniciens, une standing ovation massive et immédiate qui semblait devoir durer éternellement jusqu'à ce qu'une énième baisse de rideau ne vienne y mettre fin.

Alors il faut ici remercier ceux qui ont veillé sur cette aventure hors norme. Mona Guichard qui au théâtre de Cherbourg a produit le premier cycle, François le Pillouër, patron du TNB qui a produit le second et sans attendre a fait de Thomas Jolly un artiste associé à son établissement, et enfin Olivier Py, nouveau directeur du festival d'Avignon où sera créé en juillet prochain le troisième cycle, ainsi pourra-t-on voir l'ensemble des trois cycles (près de 17 heures de théâtre !) dans un lieu non encore choisi qui, espérons-le, sera à la mesure de cette aventure démesurée.

Du théâtre tourné vers le public

Thomas Jolly propose un théâtre qui se veut résolument public. Tourné vers le public. En partage. L'histoire des rois anglais est complexe, une famille ramifiée en deux branches (les York et les Lancastre) qui se disputent la légitimité (la Guerre des deux roses, blanches et rouges), est au cœur de « Henry VI » et de l'histoire d'Angleterre (Shakespeare écrit en s'inspirant de faits qui se sont produits un siècle plus tôt). On s'y perd entre les descendants, l'ordre des rejetons et des prétendants au trône. Alors Thomas Jolly intègre dans sa mise en scène trois séances formidables, utiles et drôles, de tableaux généalogiques où chacun explique à sa manière la légitimité d'untel.

De même, il ponctue l'aventure par les interventions d'une femme rhapsode, la finaude Manon Thorel, aux interventions écrites (par elle-même) et improvisées. A chaque reprise après l'un des multiples entractes, elle nous rafraichit la mémoire, nous résume les épisodes précédents de cette saga en forme de feuilleton, demande si on tient le coup, nous dit qu'on peut dormir si la fatigue se fait sentir, se moque des idées du metteur en scène, des costumes des acteurs (qu'ils ont réalisés eux-mêmes prétend-elle), nous parle d'une scène de ménage que l'on vient de voir et de celle que l'on va voir (les acteurs balayant le plateau), bref elle met le public de son côté. Sans putasserie aucune, sans cabotinage, avec une complicité et une empathie telles que le public au bout de deux ou trois fois, attend sa venue et lui fait fête.

Pas de micros HF, des voix qui portent et une machine à jouer

Pas de vidéo, pas de micro HF, les acteurs donnent de la voix (certains manquent encore de métier, de modulation, pas grave, ils iront se bonifiant en jouant tant et plus), ils se posent le plus souvent face au public pour mieux se faire entendre et comprendre (on verra dans un moment de révolte populaire du peuple de Londres, une actrice passer dos nu avec inscrit au feutre sur la peau « marre de jouer face public »), toujours un souci constant de compréhension, de plaisir et de contact.

Pas de décors grandiloquents, non plus. Les colonnes du palais ici sont en des fûts en tissus qui se replient comme des lampions, les bateaux et les animaux sont en papier, les épées sont des cannes de minigolf ou des rubans chinois, le sang sortant des entrailles est lui-même un ruban rouge, et dans cette guerre qui oppose, entre autres, les Anglais aux Français, les chevaux de ces derniers sont des chaises que l'on chevauche. Le théâtre ici puise dans son enfance, dans l'incredible « on dirait que ». Et quand la scène se passe à Rouen, Bordeaux ou Londres, une inscription en grandes lettres nous le dit.



Scène de « Henry VI » (Brigitte Enguerand)

Thomas Jolly signe la scénographie, simple, celle d'une machine à jouer (du Shakespeare), mais pas seulement. Un escalier monté sur roulettes conduisant au trône, un portique flanqué de portes sonores, une bande étroite s'avançant au centre vers le public, et avant le vacillement du pouvoir, un léger praticable au centre de la scène.

Pas de costumes d'époque non plus. Mais des partis pris (Sylvette Dequest, Marie Bramsen) qui font mouche : les cheveux bleu pétrole français de Jeanne la pucelle (Flora Diguët) et son harnais en cuir légèrement SM, la cravate blanche mafioso du duc d'York (Eric Challier), le costume discret, comme effacé (comme sa personne) du roi Henry VI (Thomas Germaine), la belle robe rouge (seul costume qui, volontairement, en jette) de son ambitieuse reine Marguerite venue de France (Charline Porrone) dans les bagages

de Suffolk personnage aux accents parfois cornéliens (Damien Avice), le costume basique et ample d'homme d'église du gras cardinal Winchester (Bruno Bayeux) ou celui resserré de Gloucester épousant la maigre d'ascète de l'acteur (Geoffrey Carey).

21 acteurs à tout faire

Vingt et un acteurs dont le metteur en scène (petit rôle) et sa collaboratrice dramaturgique (Julie-Lerat-Gersant) occupent le plateau. Presque tous jouent plusieurs des 150 personnages qui traversent cette aventure commençant par les funérailles du roi Henry V, le couronnement de son fils devenu roi Henry VI à l'âge de neuf ans. Elle se poursuit par les guerres extérieures et intestines qui déchirent le royaume et s'achèvera avec l'assassinat du roi emprisonné à la Tour de Londres par le futur roi Richard III. C'est une impressionnante plongée dans le monde du pouvoir, de l'autorité suprême et de sa contestation : procès en légitimité, luttes d'influences, de clans, ambitions personnelles, et tout ce qui va avec : trahisons, complots, empoisonnements, assassinats...

Il faudrait encore parler de la traduction de Line Cottagnies (pour l'instant non éditée) et de bien d'autres choses. Rendez-vous l'été prochain au Festival d'Avignon.

Pour l'instant contentons-nous de célébrer ce théâtre à pleines mains. Il brasse les genres (Thomas Jolly et sa compagne La Piccola Familia ont flirté aussi bien avec « Photographie » de Lagarce que « Moà » de Sacha Guitry, Marivaux et Ravenhill). Le metteur en scène se joue habilement des codes, affronte avec panache les os scéniques (scènes de bataille) et domine les pièges de la durée avec une précoce maîtrise. Thomas Jolly a un sens et un goût constant du music-hall qui est comme la boîte à rythme du spectacle. Et puis soudain, jaillissent des moments d'envolées visuelles et musicales, éberlués de lyrisme : pluie noire tournoyant dans le vent, fuseaux lumineux isolant les corps, lanterna magica...

« Une communauté éphémère »

De bout en bout, une croyance éperdue dans les forces du théâtre et son impérieuse nécessité. Thomas Jolly :

« C'est un apaisement d'avoir dans nos cités ces espaces noirs vides et silencieux d'où la création peut jaillir. C'est un espoir d'y voir se rassembler le public, tous les publics qui constituent le temps d'une représentation une communauté éphémère. Le théâtre rassemble parce que la culture est un bien commun. En ces temps douteux de division, le théâtre devient un endroit de résistance et une preuve rassurante de l'intelligence et de discernement citoyen. »

Il parle comme l'ont fait en leur temps, des Vilar, des Planchon, des Vitez, des Chéreau. Ce dernier dans « J'y arriverai un jour » écrivait ces mots (cités dans le journal du Théâtre National de Strasbourg) que Thomas Jolly doit boire comme du petit lait :

« Il faut travailler dans le doute le plus total en essayant de trouver la réponse : qu'est-ce qui fait qu'à ce moment bien précis, sur le plateau, le théâtre dit des choses que lui seul peut dire ? Qu'est-ce qui fait qu'il est irréductible à tout autre art ? Qu'est-ce qui fait que l'on continue à demander aux gens de payer pour qu'on leur raconte une histoire et que cela les intéresse ? »



Scène de « Henry VI » (Brigitte Enguerand)

Installant le théâtre dans le temps d'une représentation hors norme les jours d'intégrale, ou une série courant de soir en soir comme un feuilleton, Thomas Jolly entraîne les spectateurs dans une connivence collective.

La troupe unie, raconte à un public qui fait bloc l'histoire d'un monde qui se délite, d'une société qui ignore le mot solidarité (hormis celle, ponctuelle, des intérêts partagés) et se vautre dans les méfaits de l'individualisme et de son avatar le chacun pour soi où tous les coups sont permis pourvu que l'on gagne. On y voit non le triomphe des idées, mais du plus malin, du plus sanguinaire, des prêts à tout pour conquérir le pouvoir pour le pouvoir même.

De Henry VI à François Hollande

Ah comme les ombres de nos pitoyables ou pathétiques politiciens se dressent ici et là dans le sillage de ces personnages et de ces histoires vieilles de plusieurs siècles. Et comment ne pas penser à François Hollande derrière l'indécis, le nouveau roi Henri VI qui voudrait bien faire mais reste le plus souvent paralysé ou bien agit à contre temps, un souverain isolé dans son palais qui ne sait trop comment contrôler une cour où les prétendants se ramassent à la pelle et jouent des coudes, qui ne sait comment prendre de la hauteur et faire preuve de détermination face à des ennemis carnassiers, manipulateurs et voraces eux-mêmes prêts à s'étripier entre eux comme dans « Henry VI ».

Ce sous-texte les « scolaires » qui étaient là au matin de l'intégrale samedi dernier ne s'en souciaient guère. Certains venaient peut-être au théâtre pour la première fois. Le TNB avait bien fait les choses : il leur avait réservé les meilleures places. Les invités de marque c'étaient eux. Certains ne devaient voir que la première partie (3h30), la plus solaire, la plus drôle (après la tragédie et la boucherie prennent le dessus) mais ils n'avaient pas envie de partir. Dans la salle comme sur la scène, la relève est là. Triomphante.

J.-P. Thibaudat

le nouvel **Observateur**

12 NOVEMBRE 2013

LES FOLLES JOURNEES DE RENNES

La Bretagne n'est pas que celle des bonnets rouges...mais aussi celle de «Mettre en scène » l'un des plus vivaces festivals de création d'aujourd'hui.

Le théâtre est vieux? Allons donc. Une majorité de jeunes ,parmi mille spectateurs, sont les fans absolus des treize heures du brillant et décoiffant «Henry VI» de Shakespeare vu par le non moins jeune Thomas Jolly: une révélation. Quant au nouvel opus du Théâtre du Radeau et de François Tanguy, «Passim», c'est une splendeur. Vous doutez du théâtre? Allez à «Mettre en scène». Et comme si peu d'histoires- et encore plus aujourd'hui qu'hier- donnent un peu d'espoir en ces temps poisseux, et surtout si personne n'en parle, on vous raconte quelques éclats de ce festival. Il se déroule à Rennes, Quimper, Lannion, Vannes, Brest, Saint-Brieuc, Lorient , jusqu'au 30 novembre.

Dix-sept ans, c'est l'âge de la jeunesse, il va bien à « Mettre en scène », Rencontres Internationales de metteurs en scène et chorégraphes. A l'origine, comme toujours quand les choses marchent, il y a un homme, un « patron » comme dirait Louis Jouvet, en l'occurrence un grand producteur et passeur, un "incubateur" de talents comme on dit aujourd'hui, un indocile souteneur à l'ancienne: le directeur du Théâtre National de Bretagne, François Le Pillouer. On a passé une journée et un soir à Rennes. Impressions rapides sur deux grands spectacles, avec le soutien des photographies de Brigitte Enguerrand, une artiste du théâtre, un grand témoin à sa façon, et sa juste place.

«HENRY VI» COMME IL NOUS PLAIT



Entre chaque acte, une adorable comédienne en robe bleue s'adresse à son cher public avec des mots très shakespeariens de son cru, pour faire un bref résumé des épisodes précédents, ou parler des improvisations géniales des acteurs que le metteur en scène n'a pas retenues, ou prévenir les âmes sensibles de fermer les yeux pendant quelques scènes de massacre et d'horreur, car «Henri VI », la trilogie historique de Shakespeare n'en manque pas. On arrive en cours de route : la salle l'accueille et l'ovationne, c'est peu dire. Premier point : Thomas Jolly et sa bande savent s'adresser au public, le tenir en haleine, en toute complicité, sans démagogie ni violence choc.

C'est parti pour la guerre des Deux Roses, entre les Lancastre et des York. Voici un feuilleton hallucinant de vie, d'humour, de rage où vingt et un acteurs totalement débridés changent de rôle, s'amuse, se font peur, et nous aussi, vêtus d'horipeaux de théâtre élisabéthain à trois francs six sous, et avec un talent fou, même si, treize heures plus tard (on en a vu quatre) la fatigue se fait un peu sentir, mais dans les voix seulement. La salle est en surchauffe, ravie, en redemande.



Pour la forme, cela tient de « Harry Potter », « Stars Wars », du théâtre d'ombres ou de bateleurs, du gros plan intime et du plan large épique. Le sang gicle sur les rideaux de plastique blanc derrière lesquels les déchainent les émeutes populaires menées par Jack Cade, vraie dégaîne de pop star. Et puis nous voici dans la chambre du duc d'York, avec papier peint so british où son cadet va se faire saigner sans pitié. Ne voir en Henri VI, l'indécis aucune allusion directe à un président d'aujourd'hui, et pourtant, on y pense, mais pas le temps de s'arrêter, les scènes s'enchaînent sans merci. On est loin du théâtre en pantoufles, ou genre académique si souvent en vigueur.

Thomas Jolly, retenez ce nom : ce metteur en scène a été élève à l'Ecole du TNB. Il a fondé sa compagnie bien nommée « la Piccola Familia ». Hommage ou souvenir du "Piccolo teatro" de Giorgio Strehler? Il a déjà présenté à "Mettre en scène", éditions précédentes, un autre spectacle qui ne nous avait pas sidéré. Le Pillouer lui a donné le temps de murir, il l'a accompagné, et il a non seulement les moyens, surtout la conviction pour ce faire.

La machinerie du théâtre, les entrées, les sorties, l'énergie des acteurs, en solos ou en scènes chorales, l'art des lumières, on se demande bien ce que Thomas Jolly ne maîtrise pas. Surtout, son théâtre a une fougue formidable, il sait raconter une histoire, ce gars là. Son "Henry VI", une histoire de bruit, de fureur et de joie du théâtre s'annonce au prochain Festival d'Avignon.

Ce « Henri VI » sera joué en intégrale au prochain Festival d'Avignon, et il est d'ici là en tournée au Théâtre de la Croix-Rousse à Lyon (14 et 15 déc), aux Gémeaux à Sceaux (du 10 au 22 janvier), puis à Quimper et Nantes.

Odile Quirot



27 NOVEMBRE 2013

Samedi, à minuit, une vague d'émotion submerge le public d'*Henry VI*

On l'a vue venir de loin. À chaque reprise de la pièce, après chaque entracte, les spectateurs manifestent joyeusement, ils encouragent, trépigment. Samedi, de 11 h, le matin, à minuit, la vague de ce public, réclamant toujours plus de jeu, d'émotions et d'histoires, n'a fait qu'enfler dans la grande salle Vilar du TNB, noire de monde. Jusqu'à l'explosion finale : des tonnerres d'applaudissements, des saluts qui n'en finissent plus et un rideau que le public, criant de joie, refuse de voir s'abaisser. Rien de factice dans cette vague submergeant, dans un même élan, spectateurs, comédiens et techniciens. Car, treize heures à vivre ensemble, ça crée des liens. Treize heures sans que le moindre strapontin ne soit déserté.

Impossible de lâcher le fil d'*Henry VI*, cette grande fresque shakespearienne dont on suit les rebondissements avec passion. Comment éviter l'ennui au cours d'un si long voyage ? En pratiquant un théâtre généreux, flamboyant, drôle souvent...

Bref, populaire sans être démagogique, sans toucher aux vers du grand William Shakespeare.

Maîtrise bluffante

Au-delà de l'énergie incroyable déployée par les 21 comédiens, un brillantissime metteur en scène s'est révélé à beaucoup, ce week-end. Thomas Jolly, à seulement 31 ans, fait preuve d'une maîtrise bluffante. Jouer avec les ombres et la lumière lui suffit pour restituer le fracas d'un champ de bataille. Astucieux, il fait d'un amoncellement de chaises en paille un bûcher plus vrai que nature pour notre Jeanne d'Arc. Malicieux, il invente des pirouettes pour désamorcer, par le rire, les obscures histoires de complots, de conspirations à la cour, épargnant au spectateur le désagrément de s'y noyer.

On n'a pas fini d'entendre parler de ce Thomas Jolly au physique d'adolescent, submergé lui aussi, samedi soir, et ému aux larmes, au moment des saluts. À Avignon, l'été prochain, il touchera au but de son *Henry VI*



La troupe de la *Piccola Familia* a mis le feu aux planches du TNB, treize heures durant.

en y ajoutant le quatrième et dernier épisode. Pour Rennes, rien n'est encore calé. Mais, après le triomphe de ce week-end, on imagine mal cette intégrale de dix-sept heures faire l'impasse sur la scène du TNB.

Benoit LE BRETON.

THÉÂTRE

Un marathon Shakespeare de treize heures

Voyage initiatique

Les vingt et un comédiens de la Piccola Familia occuperont la scène du Théâtre national de Bretagne, demain, de 11 h le matin à minuit ! Une performance présentée au festival de théâtre et de danse, Mettre en scène, à Rennes.

Cela devant 1 000 spectateurs (c'est complet) qui suivront, treize heures durant, entractes compris, les aventures d'Henry VI, souverain anglais du XV^e siècle. « **Un roi magnifique, pieux, bienveillant, précise Thomas Jolly, comédien, metteur en scène. Paradoxalement, son règne fut sanglant, sur fond de révoltes populaires et de guerre de 100 ans.** »

Cet Henry VI, Thomas Jolly, 31 ans, vient de lui consacrer trois ans et demi de sa vie. « **Certains s'en vont, sac au dos, faire le tour du monde. Moi, mon voyage initiatique de jeune metteur en scène, je le réalise avec cette pièce.** »

Coup de pompe

Elle est scindée en trois épisodes qui ont été joués séparément à Rennes, jusqu'à hier soir. Aujourd'hui, c'est relâche. Il faut faire le plein d'énergie avant d'attaquer le marathon de samedi. « **Impossible d'enchaîner les représentations. Une pièce pareille bouscule les codes du théâtre.** »

Jean-Marc Talbot, 59 ans, fait partie des doyens d'une distribution plutôt jeune. Il joue un chef de guerre anglais opposé à notre Jeanne



Vingt et un comédiens joueront 150 personnages demain à Rennes.

d'Arc, décrite comme une sorcière, une prostituée. « **Les Français sont des pleutres, des bouffons face à des Anglais très dignes. Shakespeare, dans le premier épisode, est drôle.** »

Comment gère-t-on un spectacle de quinze actes et près de 10 000 vers ?

« **La mémoire n'est pas un souci, dit Jean-Marc Talbot. Il faut se prémunir du coup de pompe. Faire des assouplissements, manger**

légèrement. » Aucun risque de s'assoupir puisque chaque comédien interprète plusieurs personnages.

Ni château ni forêt

Le théâtre du Trident à Cherbourg et le TNB à Rennes sont les principaux producteurs, parmi une dizaine d'autres, de cette aventure au long cours forcément onéreuse. « **Nous limitons les frais au niveau des décors, tempère Thomas Jolly. Nous n'avons ni château ni forêt**

comme le prévoit Shakespeare. » Trente-cinq personnes, techniciens compris, forment la troupe. « **Or, la pièce comprend 150 personnages... L'idée n'était pas de monter un spectacle genre Puy du Fou. Mais, de vivre une expérience de troupe unique, avec le public.** »

Tout est prévu pour son confort. Y compris un stand de galettes-saucisses, dans la tradition rennaise, sur le parvis du théâtre. « **Acteurs et spectateurs vont perdre leurs repères. Enfermé dans le noir d'une salle, on finit par ne plus distinguer le jour de la nuit. Une forme d'ivresse s'installe.** »

17 heures à Avignon !

« **Depuis cinq siècles, l'intégrale d'Henry VI n'a jamais été montée en France !** » Pour la voir, il faudra patienter jusqu'en juillet et le festival d'Avignon où sera présenté en primeur le quatrième et dernier épisode. « **Shakespeare s'enfoncé dans la tragédie. La fin est sordide, barbare.** »

Le marathon final durera dix-sept heures. Un record à Avignon, après les douze heures du *Soulier de satin* par Antoine Vitez en 1987 ? « **Non, sourit Thomas Jolly. La servante d'Olivier Py, en 1995, durait 24 heures !** »

Benoit LE BRETON.

- Les deux premiers épisodes
- d'Henry VI (8 heures) seront joués
- le 1^{er} février 2014 à Quimper, le 8
- à Angers.

8 NOVEMBRE 2013



THOMAS JOLLY

Looking for Henry

Photos recueillies par - Auréli Krot
 Photos - Henry VI © Nicolas Joubard - Thomas Jolly © Guillaume Prie

UN DEMI-SIÈCLE DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, 12 000 VERS, 150 PERSONNAGES, 25 COMÉDIENS ET HUIT HEURES DE REPRÉSENTATION. UNE FOLIE ? UN DÉFI, UN DE PLUS, POUR THOMAS JOLLY. À TRENTE ANS À PEINE, CE METTEUR EN SCÈNE, FONDATEUR DE LA PICCOLA FAMILIA, S'ATTAQUE À LA PREMIÈRE PARTIE D'*HENRY VI*, CYCLE FLEUVE COMPOSÉ DE TROIS PIÈCES DE JEUNESSE DE SHAKESPEARE. ET NOUS DONNE SON POINT DE VUE ACÉRÉ SUR LE THÉÂTRE CONTEMPORAIN.

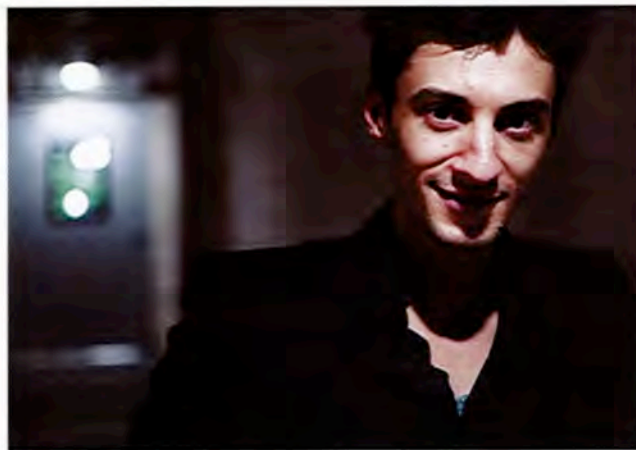
Qu'est-ce qui vous a donné envie de monter cette pièce de répertoire ?

Dans *Henry VI*, chaque scène est un défi. Shakespeare passe de la farce médiévale à l'épique ou au romanesque, du vers à la prose. Ces nombreux registres représentent un incroyable challenge pour un metteur en scène. De plus, si cette pièce est si peu montée, c'est pour de mauvaises raisons, notamment économiques. On touche là aux limites des politiques culturelles françaises qui nous incitent à livrer des objets au format idéal d'une heure et demie, avec peu d'acteurs et peu de décors, sous le prétexte fallacieux que d'autres formats

n'intéresseraient pas le spectateur. Il est inconcevable de délaisser ainsi cette pièce, alors que son histoire est si importante.

Justement, dans quelle mesure demeure-t-elle actuelle ?

Elle interroge les qualités requises pour gouverner. Shakespeare nous dit que l'on ne peut pas être assis sur un trône de manière sereine et paisible. Henry est pieux, droit, juste, c'est un souverain magnifique. Et pourtant il se fait terrasser par la guerre de Cent ans, par la Guerre Civile dans son propre pays et par le futur Richard III qui est,



THÉÂTRE & DANSE | 25

moralement, le chaos fait homme. Ce pessimisme est riche de leçons aujourd'hui. À l'heure où les systèmes politiques sont à revoir et le pouvoir, à redistribuer, cette pièce nous pousse à imaginer de nouvelles façons de diriger.

Beaucoup de classiques ont été réactualisés. Votre version d'*Henry VI* conserve un aspect historique, notamment l'usage des costumes, pourquoi ?
 Je ne conçois pas le théâtre comme un art de la reconstitution, mais pas non plus de la reconstitution contemporaine. Il y a des costumes, mais rien n'est précisément datable. Toutes les pièces que j'ai montées sont achroniques, car il ne me semble pas nécessaire de mettre sur le plateau des éléments contemporains pour que le spectateur prenne conscience de l'actualité du propos.

Huit heures de spectacle, c'est un défi pour le public. Avez-vous effectué un

travail particulier sur le rythme ?
 Spectateurs comme interprètes savent qu'ils vont traverser quelque chose ensemble, comme une communauté éphémère. Cela démarre en fanfaronnade, en comédie enlevée, pour aller progressivement vers quelque chose de plus rude et exigeant. Le théâtre élisabéthain maîtrisait déjà très bien les codes de l'*entertainment*, c'est pourquoi je me suis amusé à découper la pièce à la manière d'une saga, plaçant les entractes à des moments-clefs, comme dans les séries américaines.

Pensez-vous monter la deuxième partie de l'histoire ?
 Oui, je ne peux pas m'arrêter de toute façon ! Même si je devais terminer avec un monologue, j'irais au bout d'*Henry VI* ! Actuellement les nouvelles sont bonnes, tant au niveau des tutelles que de la réception. On devrait pouvoir monter le deuxième cycle la saison prochaine.



HENRY VI
 07>09.03, Arras, Théâtre, +33 (0)3 21 71 66 16 // 07.03, Episode 1, 19h30, 21/17/13/10/9€ // 08.03, Episode 2, 19h30, 21/17/13/10/9€ // 09.03, Intégrale, 15h30, 30/25/20/16€

22 FÉVRIER 2013

ARTS ET SPECTACLES

L'INDÉPENDANT

VENDREDI 22
FÉVRIER 2013

Une expérience de théâtre

Hier soir était donnée la première partie d'Henry VI de Shakespeare. La suite ce soir pour vivre à nouveau quatre heures de spectacle.

L'invitation de la Piccola Familia à vivre ses huit heures de théâtre est aussi celle de participer à l'aventure unique d'une œuvre en mouvement. Un grand moment de partage entre la scène et le public, embarqués pour le même gigantesque défi artistique, humain et politique. En cette époque de l'urgence et du zapping, ce théâtre parie sur le temps et le souffle d'une épopée à la mesure de Shakespeare.

J.M.C.

► Rés.: 04 68 62 62 00



CE QU'ILS EN PENSENT

«Une belle expérience»



Geneviève de Villeneuve-de-la-Raho.

«C'est une amie qui

m'a invitée. J'avais un peu peur de ces quatre heures bien que j'aie déjà vu des spectacles aussi long à Avignon. Mais la mise en scène est fabuleuse, les costumes et les effets magnifiques. Je vais revenir voir la seconde partie. Assister aux huit heures d'affilée, c'est un challenge qui me plairait, une expérience que j'aimerais vivre».

«C'est agréable»



Andréa de Saint-Fellic d'Avall.

«J'aime le théâtre et

je découvre ce Shakespeare. Ça me plaît beaucoup, les enchaînements ont du rythme, c'est agréable. Je ne me suis ennuyée à aucun moment. Je reviens demain (aujourd'hui, ndlr) avec plaisir, j'ai très envie de voir la suite. Mais faire les huit heures d'un coup, j'ai peur que ce soit un peu long. Je n'aime pas être enfermée si longtemps».

«Une occasion unique»



Catherine de Perpignan.

«J'aime Shakespeare, je

connaissais très peu cette pièce et j'imagine qu'elle est jamais montée. C'était une occasion unique de partager cette expérience avec une troupe. Je reviens demain. Malheureusement, mon emploi du temps ne me permettait pas de venir à la représentation de huit heures. Je pense que c'est une belle expérience à vivre».

«Pas vu le temps passer»



Roger de Tautavel.

«Je ne pouvais pas venir à la

représentation complète. On a beau dire que c'est long, je n'ai pas vu le temps passer. Demain je sais que je serais frustré de ne pas voir la suite, car la pièce fait seize heures. La mise en scène est claire, avec un mélange des genres. Cette troupe est très amoureuse de son public. Je suis bluffé, j'ai une vraie admiration pour ce travail».

21 FÉVRIER 2013

ARTS ET SPECTACLES

L'INDÉPENDANT

JEUDI 21
FÉVRIER 2013

Henri VI : un marathon de 8 heures pour les comédiens

Ce soir est donnée la première partie d'Henry VI, un spectacle de très longue durée. Un défi dont nous parlent les acteurs.

Réputée "inmontable", cette œuvre monumentale de Shakespeare n'a pas fait peur au metteur en scène Thomas Jolly. Avec les dix-huit comédiens de la Piccola Familia il présente cette première tranche du spectacle définitif qui au final fera 16 heures. Henry VI, c'est trois pièces, 15 actes, 150 personnages et près de 10000 vers retraçant cinquante années de règne.

« Quand j'ai lu la pièce, je me suis dit merde, j'ai envie de monter ça ! C'est comme l'amour, on ne choisit pas vraiment. J'ai alors décidé de me lancer dans l'aventure sans savoir si l'on irait jusqu'au bout. Après trois grandes étapes de travail, la création a eu lieu en janvier 2012 ».

Une montagne à gravir

Cet Henry VI est une extraordinaire aventure collective, vécue par les comédiens et les techniciens.

« C'est un challenge, une histoire qui n'arrive qu'une fois dans une vie, une expérience unique d'acteur. Nous sentons tous que nous traversons une aventure marquante, un travail jamais fait ». Huit heures de spectacle c'est aussi une épreuve, un



► Au centre le metteur en scène Thomas Jolly, à gauche Thomas Germaine qui interprète entre autres rôles celui d'Henry VI et le comédien Damien Avice à droite.

Photo Philippe Rouah

véritable marathon. Damien Avice, l'un des plus jeunes raconte: « C'est vraiment très long, ce qui oblige à se préparer, à avoir une hygiène de vie, il faut pratiquement être sportif et endurant. Avoir un physique en bonne forme permet de se concentrer sur le texte sans se soucier de savoir si on va tenir. Du coup, ce n'est absolument pas fastidieux ».

Dans cette création commu-

nautaire, tout semble se faire naturellement.

« Cette pièce est un tel monstre que si on se projette sur les huit heures ça ne marche pas. Il faut être dans l'instant. C'est une ascension collective et il faut être humble face à cette montagne », précise Thomas Germaine qui joue Henry VI.

Alors et le fameux trou de mémoire quand le texte fait des milliers de vers et que

l'on joue des dizaines de personnages: « Il n'y en a pratiquement pas et on est récupéré par les autres. C'est le texte qui nous tient tous ensemble. »

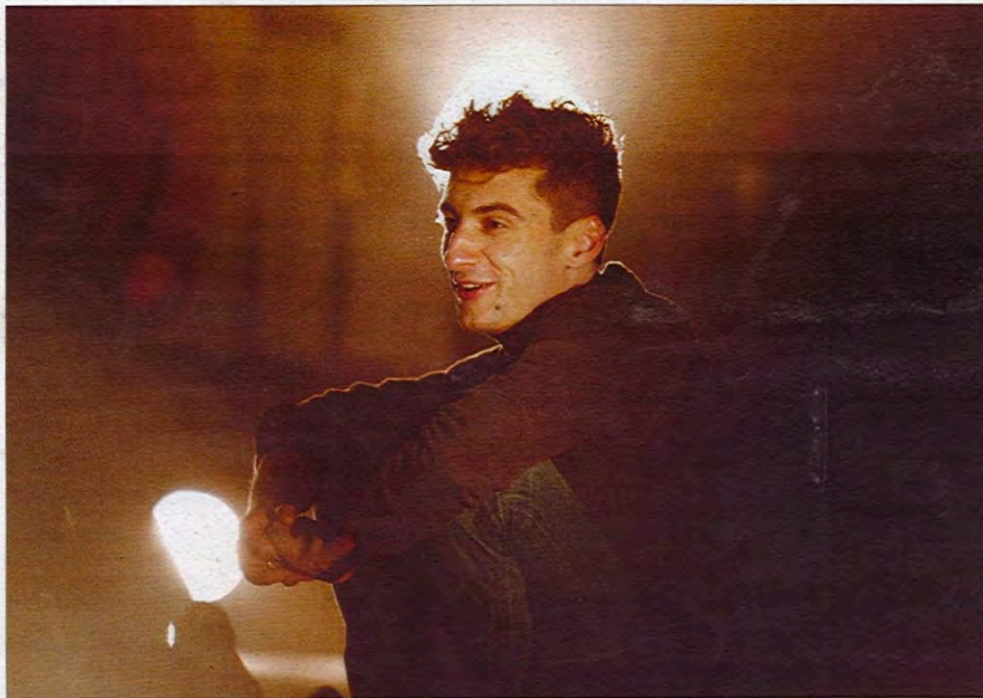
Une aventure que la Piccola Familia nous invite à partager, à vivre, à inventer aussi.

J.M.C.

► Au théâtre de l'Archipel, ce soir et demain en deux épisodes à 19h30. Samedi à 15h, représentation complète. 04 68 62 62 00.

FÉVRIER 2013

Thomas Jolly sous les feux de la rampe



■ Thomas Jolly apprécie les contrastes que le théâtre offre convoquant aussi bien la multitude que le singulier. Pour lui le théâtre doit être "citoyen", car il doit réveiller les consciences. (Photo Nicolas Joubard)

Ce natif de Rouen est aujourd'hui un metteur en scène confirmé. Fondateur de la compagnie La Piccola Familia en 2006, amateur de défi, il a monté la saison dernière les deux premières parties d'Henri VI de Shakespeare : une saga riche et mouvementée mais exceptionnelle par sa complexité (150 personnages) et sa durée (plus de 8 heures).

Acteur ou spectateur ?

Sa passion pour le théâtre est née en découvrant la dispute de Marivaux mise en scène par Stanislas Nordey. "Ce qui m'a particulièrement intéressé, c'était la grande lisibilité du texte et la façon dont il sollicite les spectateurs comme personnes pensantes. J'ai voulu faire du théâtre pour rendre le spectateur actif", explique-t-il. Car pour Thomas Jolly, le théâtre doit rester cathartique : "Je souhaite par mes mises en scène réveiller les consciences". Mais il est aussi régulièrement lui-même

sous les feux de la rampe. La scène lui offre une réalité inversée : "dans la vie quotidienne, nous sommes toujours en représentation, et paradoxalement c'est sur scène que je retrouve une certaine vérité". Ainsi, le théâtre devient pour lui un observatoire : lieu d'une mise à nu, avec vue sur le monde et sur soi-même.

Le laboratoire des émotions

Ce laboratoire, il le vit comme un terrain de jeu dont l'humain est la fin. Car, quoique son répertoire soit éclectique, il interroge constamment l'individu dans sa singularité, dans sa vérité et dans toute sa complexité. "Comment être soi-même et où est notre vérité" ? Il convoque aussi ses propres démons. Venu au théâtre par loisir, il en a fait son métier. Aujourd'hui le théâtre est pour le jeune metteur en scène une nécessité : "je ne sais rien faire d'autres", confie-t-il ironiquement.

ARTOIScope

Arts et spectacles en Artois

JANVIER-FÉVRIER 2013



action(s)

Henry VI à la Comédie de Béthune

Une aventure théâtrale hors norme

Thomas Jolly et la Cie Piccola Familia présentent Henry VI, œuvre colossale de William Shakespeare. Une grande saga de 8h30 (entractes compris), découpée comme une série télévisée, à découvrir en deux épisodes ou en intégralité.

C'est un projet fou ! Une aventure théâtrale comme il ne s'en fait – presque – plus. Œuvre fleuve, Henry VI est constituée de trois pièces de jeunesse de Shakespeare. Déjà à l'époque, ses représentations dépassaient la dizaine d'heures. Chef-d'œuvre réputé "inmontable" pour de mauvaises raisons (économiques notamment), cette épopée constitue pour Thomas Jolly et la Piccola Familia l'aventure théâtrale adéquate pour continuer à affirmer un théâtre intelligent, populaire et festif à l'épreuve d'une réalité en manque de curiosité, individualisée et morose. Créé en janvier 2012, le "1^{er} cycle" déroule l'intégralité de la première pièce et la moitié de la seconde. Un spectacle épique de 8h30 (entractes compris) emmené par 18 acteurs et construit comme une saga dont on ne peut décrocher... « Un spectacle de cette durée est anti-conformiste et suscite, c'est normal, de l'appréhension. C'est aussi un acte de résistance face à une culture qui se cloisonne, qui se rapetisse. C'est émouvant de voir une petite communauté se créer lors des représentations intégrales, d'entendre les spectateurs échanger pendant les entractes et dire à la fin qu'ils n'ont pas vu le temps passer », confie Thomas Jolly, metteur en scène. Osons donc cette expérience de spectateur unique et rare.

ÉCLAIRAGE

Ce spectacle est notamment co-produit par la Comédie de Béthune, centre dramatique du Nord Pas-de-Calais, et le Théâtre d'Arras, scène conventionnée musique et théâtre. Ce dernier accueillera Henry VI du 7 au 9 mars prochain.

La suite se prépare à Béthune

Avant le grand spectacle, la Cie Piccola Familia promènera sur les scènes d'Itinéraire Bis (programmation hors les murs de la Comédie de Béthune) une forme plus courte de son Henry VI : H6m². « C'est un résumé court et vif de l'histoire d'Henry VI et de la guerre de Cent Ans, conçu par les comédiens pendant les répétitions. Nous avons fait de ce travail un spectacle qui renoue joyeusement avec le théâtre de tréteaux, afin de jouer là où le grand spectacle ne peut aller », explique le metteur en scène. Ce théâtre de foire, farcesque et jubilatoire est aussi un bon moyen d'éveiller les curiosités et de désamorcer la question de la durée de la grande pièce... Par ailleurs, toute l'équipe de la Piccola Familia (ils sont 26 !) sera en résidence, à partir du 28 janvier, à la Comédie de Béthune, pour défricher la seconde partie du règne d'Henry VI (1447-1471). « Au programme : lectures, ébauches de scénographies... Béthune sera le point de départ du travail sur la suite d'Henry VI, soit l'autre moitié de la 2^{ème} pièce de Shakespeare et l'intégralité de la 3^{ème} ». Cette suite devrait durer environ huit heures aussi...

HENRY VI :

LE PALACE, RUE DU 11 NOVEMBRE – BÉTHUNE

ME 6 (ÉPISODE 1) ET JE 7 FÉV (ÉPISODE 2) 19H

SA 9 FÉV (INTÉGRALE), 15H

TARIFS : DE 7 À 18 € - PASS CULT 3 €

RENS/RÉS : COMÉDIE DE BÉTHUNE, 03 21 63 29 19

H6M² : JE 31 JAN 20H, SALLE DES CHEMINOTS - BÉTHUNE

VE 1^{ER}-FÉV 20H, SALLE DES FÊTES - LA COUTURE

RÉS AUPRÈS DES COMMUNES

WWW.COMEDIEDEBETHUNE.ORG

20 ANS!

« LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION » PASOLINI

La Terrasse

JANVIER 2013

Henry VI – cycle 1 / de William Shakespeare / mes Thomas Jolly

ENTRETIEN THOMAS JOLLY

UNE AVENTURE ENTHOUSIASTE ET BOUILLONNANTE

La Piccola Familia présente Henry VI – cycle 1, adapté de la première moitié du triptyque shakespearien consacré à la geste royale des derniers Plantagenêt.



Crédit photo : Guillaume Prié

Que présente cette vaste fresque de huit heures ?

Thomas Jolly : Henry VI, c'est trois pièces. On a monté l'intégralité de la première et la moitié de la deuxième, un peu comme la saison 1 d'un ensemble plus vaste. Nous jouons le premier cycle à l'Onde et espérons pouvoir créer le second pour la saison 2013-2014. Je me suis arrêté au milieu de la deuxième pièce, car Shakespeare fait disparaître, à ce moment-là, tous les personnages de l'ancien monde, celui du règne d'Henry V : il ne reste rien des valeurs du Moyen Âge finissant. Les intérêts personnels passent désormais avant l'intérêt commun, l'esprit de la chevalerie et l'idée d'une justice liée au divin, disparaissent au profit d'une individualisation liée à l'invention du moi et à l'entrée dans la modernité, matrice de notre époque. Tous les anciens ont été assassinés ou écartés du pouvoir et Henry VI se retrouve au milieu des jeunes loups voraces, qui remettent en question sa légitimité. S'amorce la guerre des Deux-Roses, qui sera le cœur du second cycle.

Vous dites espérer monter le second cycle. Quels sont les obstacles que rencontre un tel projet ?

T. J. : Un projet comme celui-là, dans une période où les politiques ne font pas le pari de la culture, demeure une drôle d'idée. Pourtant, ce projet démontre que le public, quels que soient son âge et son bagage culturel, répond présent à ce type d'œuvre, par goût de l'aventure et de l'épique, et parce qu'il permet, pendant huit heures, de créer une communauté éphémère. A la fin du spectacle, le public s'applaudit aussi de ce temps de communauté, qui reste un besoin, et qu'on appelle l'être ensemble. Et pour appâter le public, nous avons créé H6m2. C'est le petit frère moqueur et ludique d'Henry VI. Vu en amont du grand, il a un effet teaser, désamorce l'appréhension de la durée et fait venir les spectateurs, qui auraient peur de rentrer dans un théâtre ; un peu comme à la Renaissance, on parodiait les spectacles des salles de théâtre sur les places et les marchés.

« SHAKESPEARE EST TRÈS MALIN : SON ÉCRITURE EST UNE MÉCANIQUE D'ÉDUCATION DU PUBLIC. »

Comment vous emparez-vous d'une telle œuvre ?

T. J. : La chose qui m'a semblée primordiale, c'est le souci de lisibilité et de clarté, en utilisant un vocabulaire et des codes qui deviennent autant de conventions avec le public et permettent de développer l'histoire. Shakespeare est très malin : son écriture est une mécanique d'éducation du public. Il fait entrer dans son histoire par le rire, et, peu à peu, pousse le public vers une forme plus exigeante, celle de la tragédie. Je démarre avec des couleurs, des musiques, des matériaux très chauds, pour aller progressivement vers des choses plus électroniques, plus froides, plus technologiques, comme en un lent basculement d'un monde ancien vers un monde nouveau, qui ressemble à celui d'aujourd'hui, un monde qui progresse et se déshumanise à la fois.

Propos recueillis par Catherine Robert



12 NOVEMBRE 2012



Thomas Jolly et La Piccola Familia ont relevé le défi de monter le spectacle *Henry VI* de Shakespeare, soit plus de sept heures de spectacle, sans beaucoup de temps morts et en maintenant l'intérêt de cette fresque de l'histoire d'Angleterre, précisément la période 1422-1447, alors que les personnages abondent sur la scène. Et pourtant, le spectateur attentif suit bien l'action, repère les personnages, sait à tout moment où nous en sommes, rit par moments. Et ne s'ennuie pas ! Ce qui est essentiel, lorsque le spectacle atteint de pareilles durées. Les acteurs tous épatants, sont pleinement investis de leurs rôles, convaincus et convaincants, dynamiques et percutants au possible. Citons au moins Geoffrey Carey, Bruno Bayeux, Jean-Marc Talbot, Flora Diguët, Manon Thorel, Charline Porrone...

La mise en scène est nourrie de théâtre, sans esbroufe, direct et efficace, qui utilise des accessoires hétéroclites, qui trimbale sur la scène une sorte d'*arte povera* réjouissant, de bande dessinée aussi, dans les scènes de tumulte surtout, de cinéma aussi, tant il est évident que chacun sait ce qu'il a à faire, à chaque instant, dans le mouvement d'ensemble. Certes, tout n'est pas parfait, le rideau de scène est bien encombrant, bruyant parfois, il y a ici ou là du débraillé un peu lourd, certaines scènes comme celle où le roi d'Anjou accorde sa fille à Henry, ou celle où Suffolk fait ses adieux, traînent quelque peu, mais l'ensemble se voit et s'écoute avec un réel plaisir. Il y a là-dedans beaucoup de talents, de trouvailles, d'ingéniosité et d'enthousiasme. Le travail sonore est constamment un plus.

Gérard Pernon

8 NOVEMBRE 2012

Thomas Jolly s'attaque à *Henri VI*, de Shakespeare

Le jeune metteur en scène monte la moitié des trois pièces qui constituent cette foisonnante tragédie. Ce pourrait être l'événement du festival Mettre en scène.



Thomas Jolly est issu de l'école du TNB.

Du grand théâtre, plein de bruit et de fureur, avec une centaine de personnages, des scènes de guerre, des figures historiques comme Jeanne d'Arc, le choc des ambitions, huit heures de théâtre tour à tour en Angleterre et en France... Le cycle 1 de cet *Henri VI* (traduction Line Cottegnies) comprend « la première pièce et la moitié de la deuxième, précise Thomas Jolly, l'histoire commence en 1422 et s'achève en 1447 ».

C'est une sorte de fresque ou de saga dont le metteur en scène parle avec enthousiasme. « On y retrouve les ressorts d'une série télévisée... assure-t-il avec gourmandise. Il ajoute : j'ai placé les entractes aux moments où le suspense est insoutenable ! » Au théâtre du Globe, à Londres, où étaient représentées ces pièces, il fallait savoir tenir en haleine le spectateur, n'est-ce pas ?

Une aventure initiatique

La compagnie La Piccola Familia a été fondée en 2006 par Thomas



« *Henri VI* », c'est trois pièces de Shakespeare.

Jolly, qui sortait de l'école du TNB. L'an dernier, elle avait donné *Piscine pas d'eau* à Mettre en scène. « Il fallait ouvrir le plateau, partir sur une longue période de travail, se lancer dans une aventure initiatique... Shakespeare impose de se confronter à tous les registres, c'est un immense terrain de jeu ! »

Les débuts de notre monde

La jeune compagnie, basée en Normandie, ne s'est pas souciée de la friolité habituelle du théâtre actuel, qui ose peu pour des raisons économiques. « C'est pourtant possible ! Et le public adhère... »

« "Shakespeare nous parle des débuts de notre monde : la fin du Moyen âge, l'avènement de la Renaissance, l'idée de progrès qui s'impose, le collectif qui s'efface devant l'individu, etc. » Ce monde en train de basculer donne un spectacle foisonnant : une centaine de personnages joués par dix-huit acteurs, un défi de mise en scène, une succession de décors, etc.

« Une aventure de troupe ! Shakespeare fait du théâtre avec le public, pas pour le public... » Celui-ci est embarqué, son imagination est sans cesse sollicitée. « Je travaille sans vidéo ni micro... Je suis allé au

Globe, c'est un lieu à la fois beau et pauvre. Le théâtre était codifié, le dramaturge travaillait à partir d'une architecture. Shakespeare était un homme du peuple. Son théâtre est puissant, drôle, fédérateur. C'est par le rire qu'il nous emmène vers la tragédie. »

Gérard PERNON.

Jeudi 8 novembre, à 19 h 30 (1^{re} partie) et vendredi 9 novembre, à 19 h 30 (2^e partie) ou samedi 10 novembre, à 14 h (intégrale, 8 h 30), au Triangle. Rens. www.t-n-b.fr ou 02 99 31 12 31.



« LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION » PASOLINI

La Terrasse

SEPTEMBRE 2012

Théâtre - Entretien Thomas Jolly

Région/Béthune

Henry VI et H6m² / de Shakespeare / mes de Thomas Jolly

Pousser les murs

Pari fou lancé par Thomas Jolly : monter in extenso *Henry VI*, pièce fleuve de Shakespeare, présentée cette saison dans sa première partie (huit heures), et en format condensé avec *H6m²*.

Plus qu'un défi, c'est presque une provocation que de se lancer dans cette aventure. Thomas Jolly : Beaucoup m'ont dit « tu n'y arriveras pas ». Avec la compagnie, on se sentait coincé par les politiques culturelles, dans le sens où elles cadrent les choses et conduisent à créer des objets formatés. Pour monter *Henry VI*, on a dû imposer notre désir et rêver ce spectacle dans la réalité. Shakespeare y montre un des règnes les plus longs et les plus dramatiques de l'histoire d'Angleterre, sur lequel plane comme une malédiction. Henry VI est roi à neuf mois. En grandissant, il devient un roi bienveillant et serein, qui prône des valeurs de paix. Malheureusement, avec ces qualités, il laisse son royaume à l'abandon. En effet, une forme d'ennui grandit à la fin de la guerre de Cent Ans et les seigneurs finissent par reprendre les armes pour se faire la guerre entre eux. C'est comme si l'amour sur un trône conduisait à la barbarie.

«Je ne veux pas laisser sur le bord de la route ceux que la durée effraierait.»

C'est un texte que vous auriez pu couper ou remanier.

T. J. : Cette pièce vient assez tôt dans la vie de Shakespeare, ce qui explique qu'elle ne soit pas calibrée. Shakespeare fait entrer le spectateur dans sa pièce par le rire, et ce n'est que plus tard que se développent de longs monologues tragiques, quand les spectateurs sont attachés aux personnages. Avec une telle construction, on ne pouvait pas couper. Pour cette première partie, on s'est arrêté au milieu de la pièce, alors que deux personnages principaux meurent et que se prépare un passage de génération.

Quel rôle joue *H6m²* aux côtés de *Henry VI* ?

T. J. : *H6m²* c'est tout *Henry VI* en quarante-cinq minutes sur six mètres carré. L'idée est née d'un travail de répétition : j'avais demandé aux acteurs un résumé rapide de ce qu'on avait joué. On a ainsi décidé de monter un vrai petit spectacle qui vienne compenser l'énormité de son grand frère. *H6m²* propose donc une entrée vers la grande forme. Il a un effet teaser, très populaire, et qui nous permet de renouer avec le théâtre forain. On sillonne les villes et les campagnes sur des tréteaux, avec quatre acteurs qui déroulent l'histoire d'*Henry VI*. Car je ne veux pas laisser sur le bord de la route ceux que la durée effraierait. Et je suis très attaché au rayonnement régional de notre compagnie.

Propos recueillis par Eric Demey



AVRIL 2012

« HENRY VI » DE SHAKESPEARE (ET DE JOLLY) QUAND L'INTELLIGENCE S'ETERNISE ON NE VOIT PAS LE TEMPS PASSER

Thomas Jolly a tenu son pari.

Son expérience autour de « Henry VI » de Shakespeare est une totale réussite. Il est d'ailleurs, ici, impropre de parler d'expérience tant son travail démontre un savoir-faire absolu dans le déroulement de cette fresque monumentale qui, jusque dans le plus petit détail, affirme la justesse d'une vision globale qui, en huit heures de temps, ne faiblit pas une seconde.

Il fallait oser se lancer dans une telle entreprise et affronter les risques d'une dispersion générée par la multiplicité d'actions qui se chevauchent et qui plongent dans les heures parmi les plus riches et les plus violentes que connurent les histoires communes de la France et de l'Angleterre.

Mais pas une seule fois, Jolly ne s'empêtré dans les fils compliqués d'un discours qu'il maintient dans une cohérence sans défaut. Il y a dans sa mise en scène une admirable unité d'intention. La maîtrise dont il fait preuve dans la manière d'assumer la juxtaposition des événements et les interpénétrations humaines qui en découlent est confondante.

L'exposition des faits est d'une clarté qui facilite grandement une lecture dont la lisibilité pourrait, sur la durée, devenir laborieuse. Or ces huit heures de bruits, de fureurs, d'affrontements grandioses et dérisoires se déroulent sans jamais engendrer le moindre sentiment d'ennui.

Dans cette grande enluminure, dont chaque page tournée renouvelle de remarquables trouvailles esthétiques, le drame ou plus exactement les drames se nouent et se dénouent avec une grande intelligence.

Pourtant dans cette œuvre de jeunesse de Shakespeare rien n'est simple.

Disons, pour faire court et clair autant qu'on peut l'être, que nous sommes à une époque où Henry VI et Charles VII portent l'un et l'autre le titre de roi de France. A l'issue d'une guerre de cent ans au cours de laquelle ils vont perdre les uns après les autres leurs possessions françaises, les anglais se livrent une furieuse guerre intestine et se déchirent à coup d'épée et de trahisons.

En dépit de son nom éminemment poétique la guerre des Deux Roses verra s'affronter féroce les Plantagenêt, les York et les Lancastre jusqu'à ce que Edouard IV – un York - triomphe de son rival Henry VI – un Lancastre – qu'il fera exécuter.

Thomas Jolly ne va pas jusqu'à ce dénouement tragique et s'arrête à la fin de l'acte III de la deuxième pièce avec la mort du cardinal Beaufort comme pour laisser à Henry VI, dont la folie est à peine évoquée, une ultime exhortation à la mansuétude et à la méditation... ce que la suite de l'histoire – à laquelle on sait que Thomas Jolly pense déjà ! - ne mettra pas en évidence.

Mais au demeurant, l'Histoire en elle-même n'est pas ce qu'il y a de plus important du moins dans la première partie plus spectaculairement enlevée. La seconde, par contre, prend un tour résolument politique avec de sublimes tirades assassines qui mettent parfois à rude épreuve des comédiens qui excellent surtout dans le mouvement que la mise en scène leur impose.

Mais l'ensemble de la distribution est d'une grande solidité et si, ça et là, on pourrait relever quelques faiblesses que la durée accuse, elles sont largement compensées par un investissement qui balaie les réserves qui pourraient être faites.

Thomas Jolly manie tout son monde avec une maestria éblouissante, faisant tour à tour de ses personnages des fantoches pathétiques ou des héros aux grandeurs désespérées. Il garde à Shakespeare cette faculté d'aller du rire au drame en passant parfois par une saine gaillardise qui n'est jamais vulgaire ni racoleuse. Et quand on en vient, surtout dans la seconde pièce, à une réflexion plus grave sur le pouvoir, sur sa fragilité et la cruauté que parfois il impose, il sait donner à ses comédiens le ton juste avec ce qu'il faut de grandeur déclamatoire sans sombrer pour autant dans l'emphase excessive.

Parfaitement secondé par une superbe bande son et des lumières d'une très grande qualité, ce spectacle est ingénieux et visuellement très séduisant. Tour à tour tragique et drôle (on rit beaucoup surtout dans la première partie), il est d'une virtuosité qui fait la part belle au rythme, à la démesure avec, en prime, cette pointe incisive d'humour qui permet de glisser allègrement sur le temps sans que l'on ait jamais l'impression qu'il s'éternise.

PARIS

NORMANDIE

10 MARS 2012

Rouen Rive gauche

THEATRE. Un nouveau défi pour le jeune metteur en scène Thomas Jolly : *Henri VI* de Shakespeare.

In love with Shakespeare

Né en 1982 à Rouen, le jeune Thomas Jolly, récompensé en 2009 par le prix du public à l'Odéon pour sa mise en scène de *Tôa* de Sacha Guitry, revient sur son fief natal pour présenter *Henri VI* de Shakespeare avec sa troupe la Piccola Familia. Réputée immontable, cette pièce qui raconte l'histoire d'un règne, ne compte pas moins d'une centaine de personnages incarnés successivement par les 18 membres de la troupe pour un spectacle divisé en deux volets de quatre heures.

« Tout le génie du maître »

Pourquoi avoir choisi *Henri VI* ?

■ **Thomas Jolly :** « Pour le défi bien entendu mais surtout pour le désir de faire connaître au public cette pièce méconnue. C'est une œuvre de jeunesse de Shakespeare mais elle contient en germe tout le génie du maître. »

Comment rendre lisible une pièce si complexe ?

■ « Il est évidemment très difficile d'adapter une pièce si longue. Pour plus de lisibilité, les costumes permettent d'identifier les personnages au premier coup d'œil que ce soient leurs liens de parenté ou l'appartenance aux groupes. Mais le texte contient lui-même des res-



Le jeune metteur en scène rouennais Thomas Jolly est déjà plébiscité par le public et la critique. Un garçon décoiffant

sorts judicieux pour capter l'attention du public : il commence en effet sur le ton de la comédie pour évoluer subtilement vers la tragédie. A la façon des séries TV, il maintient le suspens et rend accroç ! »

Quelle est votre vision du théâtre ?

■ « Le théâtre, pour moi, doit permettre de réveiller la conscience du spectateur et de créer une communauté éphémère. »

Théâtre de la Foudre, jeudi 15 mars à 19 h, épisode I (4 h), vendredi 16 mars à 19 h, épisode II (4h). Entrée : 10 € par soirée. Réservation au 02.35.70.22.82.

Le 15 mai à 16 h, au théâtre Charles-Dullin Episode I et II (Durée : 8 h).

COMEDIENS

Le théâtre Charles-Dullin et le centre culturel Marx-Dormoy dans l'agglomération de Rouen (Seine-Maritime) recherchent des participants bénévoles au spectacle *Henry VI* d'après William Shakespeare. Des ateliers de préparation seront proposés gratuitement, les samedi 28 avril et dimanche 29 avril, de 14 h à 17 h au centre culturel Marx-Dormoy au Grand-Quevilly. Une générale est prévue le vendredi 11 mai à 19 h au théâtre Charles-Dullin.



MARS 2012

Zigzags

une figure



Il était une foi

Thomas Jolly Le metteur en scène rouennais monte *Henry VI*. Les deux premiers épisodes seront présentés au théâtre La Foudre les 15 et 16 mars.

Une silhouette fragile comme un roseau, une grande mèche frontale que seules des lunettes parviennent à dompter, des mains toujours en mouvement, le regard vif et pétillant, le rire au bord des lèvres... Thomas Jolly s'est lancé un défi fou : mettre en scène *Henry VI*, pièce de jeunesse du grand Shakespeare, que personne n'a encore jamais monté dans sa totalité. Impos-



© N. Joubard



© N. Joubard

sible n'est pas Jolly à l'image de cette foi dans le théâtre qui l'anime depuis ses 11 ans, âge auquel il découvre les joies du jeu dans les cours de Nathalie Barrabé. À 30 ans, le fondateur de la Piccola Familia croit plus que jamais en sa vocation, qui l'a conduit jusqu'en Bretagne pour travailler avec un homme, Stanislas Nordey. « *J'ai vite compris que je serai acteur ou rien* », affirme-t-il. Bac option théâtre en poche, direction Caen à l'université pour poursuivre ses études. Le Rouennais, sans le sou, vit de rien – il refuse les petits boulots pour consacrer tout son temps à son art – et de textes, dont il se nourrit à travers la compagnie qu'il crée. Mais à 21 ans, Thomas Jolly n'a qu'une idée en tête : apprendre auprès de celui qui l'a réveillé et l'a « *rendu intelligent* » grâce à ses mises en scène des textes de Molière, de Jean-Luc Lagarce, de Pasolini. Stanislas Nordey sera le guide et le mentor qui le poussera sans cesse à se connecter avec son désir le plus profond, à expérimenter, à innover. Mission accomplie puisque 6 ans et 3 créations plus tard, le Rouennais remet tout en question dans ce voyage initiatique que représente pour lui *Henry VI*. Un chemin de croix que Nordey lui-même n'aurait pas renié, lui qui a demandé à Thomas Jolly de venir enseigner au Théâtre National de Bretagne... GF

Henry VI • mise en scène de Thomas Jolly •
jeudi 15 et vendredi 16 mars • en co-accueil
à La Foudre • 19 h (durée 4 h) • 20 € les 2 épisodes,
10 € l'un • coproduction avec le théâtre des 2 Rives •
Rens. : 02 35 03 29 78

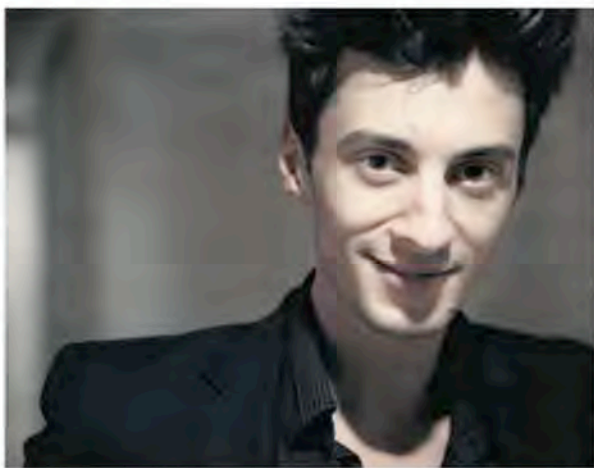
Portrait A 30 ans, Thomas Jolly n'hésite pas à s'attaquer à un monstre de Shakespeare : « Henri VI ». Il emmène toute sa petite bande, et le public avec. Ainsi naît le théâtre

Quelque chose de Peter Pan

Ce garçon est une promesse. Il s'appelle Thomas Jolly, il a 30 ans, il est mince comme une brindille, avec de grands yeux noirs et une détermination peu commune. La preuve : il s'est lancé dans *Henri VI*, de Shakespeare, soit trois pièces, rarement jouées, dont il présente en ce moment une première partie – huit heures bien sonnées qui témoignent d'un indéniable sens du plateau.

Thomas Jolly se sent bien dans sa peau de metteur en scène, et cela se voit à la ville aussi. Il parle beaucoup, rit souvent et boit en début d'après-midi un café qui pourrait bien être celui du réveil. « J'ai commencé à faire mon métier sous Sarkozy. Je n'ai pas goûté à cet avant qui était plus facile. Donc, je suis une machine de guerre. Je n'ai pas de temps, pas d'argent, je me débrouille. »

On peut lui faire confiance. Thomas Jolly sait ce qu'il veut, comme ces enfants que leurs parents laissent grandir. « Je dis toujours aux miens : "Vous ne m'avez pas élevé." C'est faux, bien sûr. Ils étaient là, en guides, mais je parlais toute la journée dans les champs. » C'était à La Rue-Saint-Pierre, un village près de Rouen. Les Jolly sont normands de souche, et Thomas tient aux deux « l » de son nom, qui le distinguent de Thomas Joly, le secrétaire général du Parti de la France. Chez les Jolly, le père est imprimeur, la mère, infirmière. Thomas a une petite sœur, et des amis, avec qui il invente du théâtre dans sa chambre. Il commence à en faire à 11 ans,



GUILLAUME PRIÉ

en suivant, à Rouen, les cours de Nathalie Barrabé, qui emmène les enfants en tournée, avec sa compagnie. « A 12 ans, j'avais la sensation de vivre mon métier, d'être acteur. On allait à Amiens, à Perros-Guirec, on avait des loges, on faisait des raccords lumière. C'était très "professionnalisant", et rude. Le costume pas repassé, tu dégageais ; tu ne savais pas ton texte, tu dégageais. Cela m'a enlevé de la tête l'idée de ne faire que m'amuser sur un plateau. »

Qu'importe. Le plaisir est là, que Thomas Jolly redouble en jouant à un autre jeu : de 12 à 16 ans, il anime une émission d'un quart d'heure, tous les quinze jours, sur une radio locale. C'est

bien lui. Il avait envie, il est allé frapper à la porte de la radio, et il a séduit. Il était avec une de ses amies de classe. Plus tard, il fondera aussi sa compagnie, la Piccola Familia, avec des amis de classe. Mais, avant, il y a le collège, le lycée, le bac et la fac.

Sur ce terrain, les parents ne lâchent pas : « Il y avait un deal. Tu fais ce que tu veux, mais il faut que tu aies tes diplômes. » Va pour une licence d'études théâtrales, à Caen, où Thomas Jolly poursuit sa formation d'acteur. Mais il n'y aura pas de maîtrise. La faute à Stanislas Nordey, dont le jeune homme voit plusieurs mises en scène : *La Dispute* et *Contention*, de Marivaux et Didier-Georges Gabily,

J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne, de Jean-Luc Lagarce, *Porcherie*, de Pier Paolo Pasolini.

« Il faut que je travaille avec lui », se dit Thomas Jolly. Une nouvelle fois, il frappe à une porte : celle de l'école du Théâtre national de Bretagne, à Rennes, où officie Nordey. Et il est reçu. Ce sera moins drôle qu'espéré. La promotion, sortie en 2006, n'est pas unie, et la confrontation avec le maître tourne à une nécessité : « Tuer le père. » Il faut en passer par là pour s'affranchir, Thomas Jolly le reconnaît aujourd'hui. François Le Pillouër, qui dirige le TNB, se souvient, lui, d'« un garçon brillant et d'un comédien très doué, avec un fort éclat dans le regard. Il avait quelque chose de Peter Pan. L'amour du théâtre irradiait de sa personne, et il savait entraîner les autres ». Ce que Thomas Jolly fit, en signant un travail de metteur en scène autour d'un texte de Lagarce, *La Photographie*. Un bon souvenir.

« Quand on est à l'école, on travaille dans le luxe du temps, avec tous les outils possibles. Mais, quand on sort, c'est violent. On se retrouve le lendemain chez soi, comme avant, mais avec deux ennemis redoutables, qui sont la solitude et l'inactivité. » Que faire ? Encaisser le choc, puis appeler les amis, et former un petit groupe pour continuer à lire des textes, à s'entraîner. Ainsi naît la Piccola Familia, qui décide de passer à l'acte et de monter ses propres spectacles. Thomas Jolly pourrait faire une carrière d'acteur, et il jouera d'ailleurs avec Nordey et Cédric Goummelon.

Mais il n'aime pas être dépendant du désir des autres. Il décide de devenir « l'acteur qui dirige d'autres acteurs », ses amis de la Piccola Familia, avec lesquels il crée *Arlequin poli par l'amour*, de Marivaux, en 2007, puis *Toà*, de Sacha Guitry, en 2009. Les spectacles naissent dans la région de Rouen. La compagnie tient à cet ancrage qui la protège des pressions parisiennes. C'est à Cher-

A Rennes, à l'école du TNB, la confrontation avec Stanislas Nordey, le maître, tournera à une nécessité : « Tuer le père »

bourg, qui soutient Thomas Jolly depuis ses débuts, qu'est né *Henri VI*, fin janvier. Un projet fou : l'intégrale dure quatorze heures. Elle verra le jour en 2014.

Pour le moment, la troupe joue la première pièce et la moitié de la deuxième. Il y a plein de défauts, mais le théâtre envahit le plateau et nous emmène dans une saga qui contient en germe les grandes œuvres de Shakespeare. « Quand j'ai décidé de la monter, explique Thomas Jolly, on m'a dit : "Tu vas te tirer une balle dans le pied. Prends une pièce plus simple, un petit Musset, ça marchera mieux et tu pourras faire une grosse tournée." Mais moi je voulais une pièce qui remette tout en question et soit comme un grand voyage initiatique. » C'en est un, et Thomas Jolly peut dire maintenant qu'il n'est plus seulement « un acteur qui dirige d'autres acteurs », mais un metteur en scène. ■

BRIGITTE SALINO

Henri VI, de Shakespeare. Mise en scène : Thomas Jolly. Scène nationale d'Evreux-Louviers (Eure) mardi 14 (épisode 1) et jeudi 16 février (épisode 2). Tél. : 02-32-25-23-89. Scène nationale du Petit-Quevilly (Seine-Maritime), jeudi 15 mars (épisode 1), vendredi 16 mars (épisode 2). Tél. : 02-35-03-29-78. Théâtre Charles-Dullin, Le Grand-Quevilly (Seine-Maritime), samedi 12 mai (intégrale). Tél. : 02-35-68-48-91

DNA

DERNIERES NOUVELLES D'ALSACE

3 FÉVRIER 2012

MULHOUSE La Piccola Familia

La démesure d'Henry VI

Théâtre de troupe, inventif et généreux : Mulhouse à la Filature accueille la Piccola Familia, avec le premier cycle d'un monumental *Henry VI*, de Shakespeare, mis en chantier par Thomas Jolly.

Ce sera, pour les publics d'ici, la révélation d'une jeune compagnie, La Piccola Familia, créée en 2006 et installée en Normandie – elle regroupe de jeunes acteurs issus d'écoles supérieures de l'Ouest (Théâtre national de Bretagne et Conservatoire de Rennes, parmi d'autres).

Et c'est la révélation en même temps d'un jeune metteur en scène, Thomas Jolly, lui-même issu de l'École dirigée au Théâtre national de Bretagne par Stanislas Nordey – Jolly, formé d'abord à l'Université de Caen, y travailla sous la direction, entre autres, de Jean-François Sivadier, Claude Régy, Hubert Colas, Robert Cantarella et Bruno Meyssat : il réunit en sa Piccola Familia, autour de lui, dans un esprit collectif revendiqué, une troupe et une équipe artistique composées de trentenaires qui se sont là inventé une famille en effet, et de celles que nulle folie ne décourage ni n'intimide.

Car voici qu'après *Arlequin poli par l'amour* de Marivaux, après *Toâ* de Sacha Guitry (Prix du public au festival Impatience de l'Odéon - Théâtre de l'Europe à Paris), après *Piscine [pas d'eau]* de Mark Ravenhill, ils s'attaquent à l'œuvre fleuve de William Shakespeare : trois pièces, quinze actes, douze mille vers et cent cinquante personnages, qui retracent cinquante ans d'histoire – *Henry VI* donc, autre révélation, si l'on considère que cette première trilogie historique de Shakespeare, comme d'ailleurs celle que composera plus tard son *Henry IV*, n'est évi-



Henry VI, de William Shakespeare. (PHOTO NICOLAS JOUBARD.)

demment qu'exceptionnellement portée à la scène.

Cet *Henry VI* sera par la Piccola Familia développé sur deux années, et c'est, présentée en deux épisodes, sa seule première partie qui est ici donnée – huit heures et trente minutes déjà de théâtre, entractes certes compris : c'est une passionnante aventure, qui célèbre toutes les machineries de l'illusion théâtrale, et fêlée sans réserve par les publics qui en ont accompagné déjà le cours, à Argentan où l'équipe travailla en résidence, au Trident de Cherbourg-Octeville où le spectacle vient d'être créé.

Le jeune Shakespeare – il n'a lui-même pas trente ans quand il écrit sa trilogie – y raconte, sur fond de Guerre de Cent Ans puis d'effervescence et luttes politiques en Angleterre, de guerre civile enfin, le règne d'Henry VI, proclamé roi d'Angleterre à l'âge de neuf ans et assassiné en 1471 par le futur Richard III – politique et famille, amour et ambition, comédie et tragédie, tout se mêle et se percute avec fièvre et passion dans cet *Henry VI* où Thomas Jolly veut reconnaître, dans les malheurs et fléaux qui frappent les jeunes héros shakespeariens, une humeur qui le fait sonner aussi au temps présent, dit-il,

et aux jeunes d'aujourd'hui : les enfants maudits des drames shakespeariens, dit Jolly, « c'est nous, nous qui jouons, nous qui sommes joués, nous qui arrivons maintenant, qui sommes arrivés il y a peu, et qui comme eux tâchons de trouver une place dans le royaume, de le découvrir, de faire avec ce qu'on en a fait et qu'on continue d'en faire, avec ce qu'il en reste... »

Henry comme un enfant qui a eu raison du monde des adultes, de la bêtise et du découragement, et qui en paiera le prix : « Nous qui ne voulons pas pleurer un passé soi-disant plus brillant, qui criions notre désir de bousculer le

présent, de le vouloir plus grand, moins lâche, moins injuste et plus libre : notre royaume nous accable et, nous ne savons pas très bien pourquoi, nous avons choisi de ne pas le subir, et nous savons très bien comment. » ■

ANTOINE WICKER

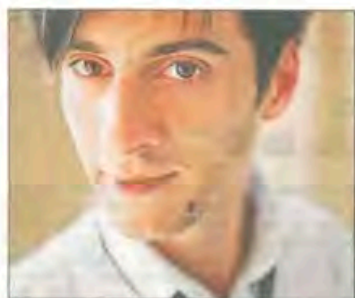
► À la Filature. Épisode 1 le jeudi 2 février à 19h (4 h, entracte inclus). Épisode 2 le vendredi 3 février à 19 h (3h30, entracte inclus). Intégrale (les épisodes 1 et 2) le samedi 4 février à 15h (8h30, entractes inclus).

Renseignements et réservations au 03 89 36 28 28. www.lafilature.org

17 JANVIER 2012

Henry VI, « un acte de résistance »

THOMAS JOLLY, metteur en scène, présente cette semaine *Henry VI* de Shakespeare à l'occasion de la réouverture du théâtre à l'italienne de Cherbourg. Un projet hors norme à la mesure de l'enthousiasme de la Piccola Familia.



Un défi immense pour Thomas Jolly.

Henry VI est un gros projet. Serez-vous prêt mardi ?

On le sera. Après, un spectacle vivant, un objet toujours en mouvement, à quel moment peut-on dire qu'il est prêt ou achevé ? Cela fait deux ans que nous travaillons sur le projet, avec trois ouvertures au public, Rouen, Argentan et Asnières. Il est temps que le public découvre le résultat. *Henry VI* est une pièce différente des autres par son ampleur, par le nombre de personnages et le temps de travail. C'est un autre rapport à la durée. Celle-ci fait partie du jeu, même pour le public. Cette pièce remet en question la façon de penser, de construire, de créer, de présenter un objet théâtral. Donc on sera prêt.

Vous avez déjà joué *Tôa* au théâtre à l'italienne. Cet espace rénové est-il prêt également ?

Il y a des histoires de temporalité, de passé et de présent qui se répondent dans cette salle restée très ancienne et qui retrouve des fonctionnalités d'antan après rénovation. C'est un outil beaucoup plus fonctionnel. C'est une chance, un luxe de pouvoir fouler le premier ce nouveau plateau. Mais comme tout découvreur ou précurseur, nous allons aussi essuyer les plâtres. On est là pour cela.

Pourquoi Shakespeare ? Pourquoi Henry VI ?

Oui, j'ai pris un Shakespeare très peu joué. Shakespeare a toujours été pour moi un désir, une envie. Tout de suite, je ne suis pas capable d'endosser la mise en scène d'un *Macbeth* ou d'un *Othello*. J'ai choisi en tant que jeune metteur en scène une pièce de jeunesse. Ce qui m'a fasciné dans *Henry VI*, c'est la question de la forme et du fond. Shakespeare permet et propose plusieurs registres dans son histoire. La pièce est un véritable terrain de jeu. On peut passer allégrement de la comédie à la tragédie, du lyrique au poétique, au burlesque et au grotesque. Chaque scène est un défi pour la mise en scène. Pour moi, c'est un réel plaisir. Ensuite, Shakespeare pose une théorie. Il nous dit qu'on ne peut pas être assis sur un trône avec de belles valeurs humanistes. *Henry VI* est très humain, très pieux, très calme et il va se faire manger. Aujourd'hui, le théâtre interroge sur cette question. Nous allons bientôt choisir un nouveau dirigeant, quelles qualités on va lui accorder.

Que nous proposez-vous cette année ?

Nous proposons le premier cycle d'*Henry VI* avec deux épisodes, eux-mêmes découpés en deux parties. Nous leur avons donné un titre pris dans les répliques de Shakespeare : la première partie s'intitule *La course de Mars*, nous sommes au début de la guerre de Cent ans. La deuxième, *Le festin de mort*, tout un programme, la troisième, *Le carrousel de la fortune*, et la quatrième, *La plainte de la Mandragore*.

«La culture est notre bien commun à tous»

Qui a fait la traduction ?

C'est Line Cottagnies, une traductrice française. Elle fait partie de l'équipe qui retraduit tout Shakespeare dans la nouvelle édition de la Pléiade. Une traduction est forcément une trahison, on perd des mots mais on en gagne aussi. Dans sa traduction, Line redonne aux mots de Shakespeare leur poésie et leur lyrisme mais aussi leur essence en matière de jeu. Elle a pensé sa traduction pour le plateau, pour le jeu. Sacré pari.

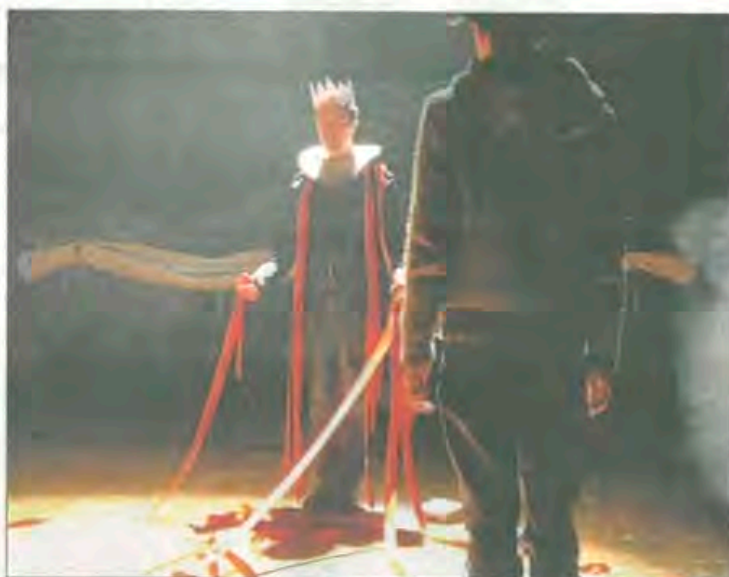
Henry VI va prendre tout votre temps. Comment s'organise la Piccola Familia pour continuer à tourner ?

Nous venons d'arrêter la tournée de notre dernier spectacle *Piscine pas d'eau*. C'est une aventure formidable de passer d'un registre à l'autre. Après, on a bien ajusté notre emploi du temps. Nous finissons cette saison avec *Henry VI*. Beaucoup de dates sont déjà retenues. *Piscine pas d'eau* sera de nouveau joué la saison prochaine. Et puis je viens de reprendre *Arlequin poli par l'amour* avec une nouvelle distribution qui permet de continuer à rencontrer le public dans des lieux plus petits. Nous ne pourrions pas jouer *Henry VI* par-tout.

Le projet dure six ans ? Pourquoi ?

J'ai mis un an et demi à faire la distribution. Tous les acteurs sont investis, engagés dans cette aventure. L'équipe est bienveillante et très soudée. Après, comment peut-on faire pour le rendre viable ? Nous étalons le spectacle sur six ans. Cette logique-là nous permet de tenir financièrement. Aujourd'hui, notre gouvernement n'a pas encore compris que la culture est notre bien commun à tous. S'il faut rassembler les gens, c'est plus par la culture que par la consommation. Les spectacles sont de moins en moins ambitieux, de plus en plus difficiles à faire tourner. Les artistes sont de plus en plus fragiles et proposent des objets à moindre risque. Les spectacles doivent durer 50 minutes pour plaire à tout le monde. Nous n'avons plus de rapport à l'œuvre. Proposer *Henry VI* aujourd'hui, c'est un acte de résistance, c'est poser un acte politique fort, un acte qui doit questionner et poser débat. Cela va durer longtemps, cela va coûter cher mais nous offrons autre chose.

Propos recueillis par Elisabeth DUCLOS



Henry VI, l'événement à Cherbourg pour la réouverture du théâtre à l'italienne © Mathieu Douzenel

Henry VI et la Piccola Familia en chiffres

- Henry VI : 3 pièces, 15 actes, 10 000 vers, 150 personnages.
- Henry VI et la Piccola Familia : une équipe de 27 personnes, 18 acteurs professionnels, 25 figurants, 200 costumes, un projet sur 6 ans dont 2 ans de préparation. Le premier cycle en 2012, c'est 8 actes, 2 épisodes d'environ 8 heures au total, entractes compris.

Pratique

• Episode 1 (environ 4 heures) : mardi 17 janvier à 19h30, vendredi 20 à 20h30 et samedi 21 à 15 heures. Episode 2 (environ 3 h 30) : mercredi 18 janvier à 19h30, samedi 21 à 20 h 30 et dimanche 22 à 15 heures

Attention : samedi 21, l'épisode 2 commencera à 20h30 et non 19h30 comme initialement prévu. Durant les entractes, le Trident proposera des points de vente de boissons.

• Renseignements au 0233885555.

MOUVEMENT.NET

JANVIER 2012

EN LONG, EN LARGE ET EN TRAGIQUE

Christian Esnay revisite Euripide et Thomas Jolly et la Piccola Familia, Henry VI

Une pièce devient-elle forcément ennuyeuse au-delà de 2h de temps ? Christian Esnay, Thomas Jolly et la Piccola Familia prennent le pari de l'inverse. En reprenant Euripide pour le premier et Henry VI de Shakespeare pour les seconds, ils créent la tragédie en épisodes. Synopsis, juste avant la saison 1 de ces séries théâtrales. Attention, vous n'avez actuellement pas accès à l'intégralité de ce document. Pour accéder au texte intégral, vous devez vous connecter à l'espace membre et bénéficier d'un droit de consultation aux ressources intégrales du réseau artishoc (si vous êtes, par exemple, abonné(e) à la revue Mouvement). Si vous ne bénéficiez pas de cet accès et que vous souhaitez accéder à l'intégralité de nos ressources, merci de nous écrire à contact@artishoc.com.

Face à l'inéluctable formatage que conduit l'obsession du taux de remplissage des salles, il peut paraître fou de se lancer aujourd'hui dans des spectacles au très long cours si on ne s'appelle pas Mouawad ou Py. Deux « irresponsables » ont rencontré dans leur projet la frilosité des programmeurs mais aussi l'audacieux soutien d'irréductibles lieux. A Chatillon, Christian Esnay inaugure le 21 janvier une tétralogie d'Euripide visible par épisodes ou dans son intégralité. Sur le même principe, Thomas Jolly et la Piccola Familia créent à Cherbourg, dans le cadre de la réouverture du théâtre à l'italienne, un premier épisode d'Henry VI, de deux parties d'environ quatre heures, en vue de monter sur les trois prochaines années l'ensemble de cette pièce fleuve de Shakespeare.

Shakespeare l'historien

Même vent de révolte chez Henry VI. « Henry est cet enfant qui a raison des adultes/Henry est l'intelligence qui devra triompher de la bêtise/Henry est la lumière qui devra résorber l'ombre/Henry est l'audace qui devra combattre le découragement » commente Thomas Jolly à propos de son projet. Avec la Piccola Familia, compagnie aux allures de collectif, ce jeune metteur en scène formé au TNB avait séduit avec un très réussi Toâ, reprise d'une pièce tardive et très peu montée de Sacha Guitry dans laquelle il combinait parfaitement humour et profondeur, ressorts traditionnels et modernité théâtrale. C'est en cherchant à nouveau parmi les textes peu connus de célèbres auteurs que la compagnie avance cette nouvelle création. Henry VI regroupe trois pièces de William Shakespeare. 15 actes, 12000 vers, 150 personnages pour retracer 50 ans d'Histoire, racontant le règne de cet enfant proclamé roi d'Angleterre à l'âge de 9 mois, au milieu d'une guerre si longue que pour la nommer l'on dit - en se trompant - qu'elle a duré cent ans. Un projet pharaonique qui devrait se développer sur trois ans et s'inscrit parfaitement dans la ligne de cette compagnie qui s'empare du plateau comme d'un terrain de jeu pour transformer chaque texte en outil de jubilation théâtrale.

Eric Demey

> THOMAS JOLLY

« Le plateau est un endroit de vérité »



Repéré en 2007 par Mona Guichard, directrice de la scène nationale de Cherbourg-Octeville Le Trident, l'oiseau rare a la plume agile et l'envolée admirable. Thomas Jolly n'a pas 30 ans et déjà, c'est un metteur en scène « pro... metteur » !

Les cheveux en bataille, la silhouette gracile et l'énergie proliférante, il suffit qu'il commence à se raconter pour saisir toute la proximité entre la scène et la vie. Originaire de Rouen, tombé dans le théâtre dès la cinquième, par « *goût du déguisement et du jeu* », Thomas réalise vite que le plateau n'est pas qu'un lieu d'amusement, mais un puissant révélateur. « *C'est l'endroit où je me sens le plus libre et le plus moi, où je peux aller à la rencontre de ce que je suis* », explique-t-il, jouant sur le mot « *ex-pression (la pression qui sort)* ». Pour lui, les plateaux de théâtre ne sont plus des lieux d'illusion - domaine dont le cinéma et la télévision se sont emparés à grand renfort d'effets spéciaux - mais des « *endroits de résistance de la vérité* ». La compagnie qu'il crée en 2006 avec cinq camarades de promotion, la Piccola Familia (petite famille), est là pour « *éveiller les consciences, remettre en alerte, susciter la curiosité et questionner* ». S'il fait le choix de cette aventure collective, qu'il vit de l'intérieur en « *acteur qui en dirige d'autres* », c'est pour mieux échapper aux deux ennemis du métier d'acteur : la solitude et l'inactivité.

Performance shakespearienne

Sa première mise en scène, ce sera Marivaux, avec *Arlequin poli par l'amour*, que le Trident lui offre de monter dans des conditions professionnelles, tournée internationale à la clé. Commence une collaboration fidèle avec la scène nationale de Cherbourg. Jusqu'à *Henry VI*, de Shakespeare, que la Piccola jouera pour la réouverture du théâtre à l'Italienne du Trident, début 2012. « *À événement exceptionnel, spectacle exceptionnel !* » 15 actes, 10 000 vers, 150 personnages..., cette pièce historique donnera lieu à un premier cycle de deux épisodes de 3h30, du 17 au 22 janvier. Pour Thomas, outre le défi de monter le grand William, « *langue fascinante, puissante, difficile mais passionnante* », ce format atypique est « *une forme de résistance à ce qui se fait aujourd'hui* ».



Henry VI, une pièce à découvrir début 2012

Et le public est demandeur. Pour preuve, les « *laboratoires* » où la pièce a été jouée, chacun vissé à sa chaise jusqu'à 2 h du matin. La jeunesse convaincante, quand Thomas dit que le public a soif d'Histoire et de grandes épopées, que Shakespeare serait de nos jours un Cameron ou un Spielberg, on le croit.

Toucher les jeunes est essentiel pour Thomas, déjà préoccupé du public de demain, moins captif. « *Ils ont droit à du Shakespeare adapté, une forme théâtrale chez eux, gratuite, qui peut leur donner envie de venir voir l'intégrale et de constater que ce n'est pas terrifiant* ». Celui pour qui le théâtre est « *un art né de la cité et doit y rester* » a déjà conquis le public manchois, avec qui s'inventent un langage, des clins d'œil au fil des spectacles... Et à la question du trac, il répond, comme toujours avec poésie : « *c'est la réaction physique du tremblement de la vie* ».

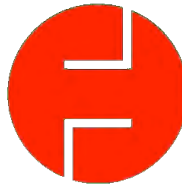
► (PLUS D'INFOS SUR : lapiccolafamilia.fr et trident-scenenationale.com)

Transmettre le théâtre aux jeunes

Et pour que l'épique soit au rendez-vous, les scènes de guerre seront incarnées par des bataillons de figurants, recrutés par la compagnie dans le cadre de son action culturelle. Parmi ces ateliers en lien avec ses créations, H 6 m², « *tout Henry VI sur 6 m² en 1h* », amène la pièce dans les écoles, les villages...

- 1982 : naissance à Rouen
- 1994 : débuts au théâtre
- 2000 : bac littéraire-théâtre à Rouen et formation à l'ACTEA de Caen
- 2003 : licence d'études théâtrales au TNB de Rennes
- 2006 : création de la Piccola Familia
- 2007 : adaptation d'*Arlequin poli par l'amour* de Marivaux
- 2008-2011 : *Pontormo ; Une nuit chez les Ravalet ; Musica Poetica*
- 2009 : *Toà*, de Guitry (Prix du public, L'Odéon, Paris)
- 2011 : *Piscine [pas d'eau]*, de Ravenhill
- 2012 : *Henry VI*, de Shakespeare, cycle 1





27 SEPTEMBRE 2011

La Piccola Familia fait triompher Shakespeare



Henry VI par la Piccola Familia vendredi au Quai des Arts

Rappels, ovation... Henry VI a enthousiasmé le Quai des arts jusqu'à 2 h du matin !

En résidence à Argentan, la compagnie Piccola Familia jouait *Henry VI* vendredi soir au Quai des arts. 550 personnes se sont déplacées pour s'émerveiller devant cette épopée théâtrale. Car les comédiens s'en donnent à cœur joie et font de Shakespeare « leur » Shakespeare. Dès que le rideau se lève l'ambiance est donnée, celle d'un XV^e siècle englué dans la Guerre de Cent ans et rongé par les querelles de pouvoir. Les spectateurs sont étonnés voire hypnotisés par les compositions d'acteurs plus extravagantes les unes que les autres : un Winchester fourbe à souhait, un Talbot ravageur, une Jeanne d'Arc aux cheveux bleus...

Rien en manque, tout est parfait, le jeu des acteurs, la musique flamboyante, la pyrotechnie étincelante. Les figurants recrutés dans la population argentanais sont parfaits pour les scènes de batailles. Et la troupe fait une performance magistrale : de quatre heures de représentation annoncée, elle va jouer en fait pendant six heures (entr'acte à 23 h !), avançant plus que prévu dans le texte du grand dramaturge. Il est 2 h du matin quand le rideau tombe et quatre cents spectateurs sont encore là pour faire une ovation aux comédiens ! Certains font ce juste commentaire : « **Si Shakespeare avait été spectateur, ce soir il aurait été subjugué.** » Pas moins de trois rappels. Dans la salle, des programmateurs sont présents, notamment en Ile-de-France. Voilà un honneur qui semblerait mérité pour une telle création. Quand le metteur en scène Thomas Jolly parle d'un « maKing Henry VI », il a la note juste, et sa compagnie aussi.

PARIS

NORMANDIE

17 SEPTEMBRE 2010

Une machine théâtrale

THEATRE. La Piccola Familia s'installe pendant deux jours à l'abbatiale Saint-Ouen à Rouen pour présenter un extrait de « Henry VI » de Shakespeare.

Inscrire un projet dans la ville : tel est le nouvel objectif de Thomas Jolly et de la Piccola Familia. « Rouen possède des lieux patrimoniaux que j'avais envie d'investir. Comme l'abbatiale Saint-Ouen, le palais de Justice où Gérard Philippe avait tenu le rôle du Cid. De plus, il y a dans cette ville des forces en présence incroyables que je souhaite fédérer ». Pour une idée très ambitieuse, il fallait un très grand texte. « Après Marivaux, Guitry et Ravenhill, il manquait à notre répertoire une grosse œuvre. Une œuvre hors-norme ! Nous avions

envie d'une aventure. Pour nous et aussi pour le public », confie Thomas Jolly.

Roi, à seulement neuf mois

Cette œuvre, c'est Henry VI de William Shakespeare. Un texte qui pourrait donner le vertige avec ses trois pièces, ses quinze actes, ses douze mille vers, ces cent cinquante personnages qui traversent cinquante années d'histoire. Il raconte la vie de cet

homme qui est devenu roi d'Angleterre à l'âge de 9 mois en pleine guerre de Cent ans. On assiste ainsi aux premiers pas de ce garçon qui a véritablement commencé à régner à l'âge de 9 ans. A la tête de ce royaume en perdition, le jeune garçon va vite être dépassé par les événements. Contrairement à ses prédécesseurs, Henry VI est plutôt doux, pieux, maladroit, ne sait pas gérer la violence qui régit les relations entre les hommes.

« C'est un vrai combat pour ce roi. Il a la couronne mais il n'en veut pas alors que tous les autres la veulent mais ne l'ont pas. Cela me fait penser à ces gens propulsés sous les projecteurs comme Michael Jackson ou Jordi », remarque le metteur en scène.

Henry VI se joue aussi en France où les Anglais combattent contre Jeanne d'Arc, à la tête des troupes du dauphin, le futur Charles VII. Retour enfin de l'autre côté de la Manche avec ses luttes de pouvoirs que se disputent les divers régents et qui déboucheront sur la Guerre des 2 Roses. Un projet qui peut apparaître comme une pure folie puisque la création, prévue en 2012, se déroulera sur trois sites diffé-

rents dans Rouen et durera environ quinze heures. La Piccola Familia s'empare de cette œuvre avec gourmandise, de cette grande machine théâtrale où se « mêlent comédie et tragédie, politique et poétique, réalité historique et fiction théâtrale. Shakespeare porte un regard sur l'histoire. Il réécrit l'histoire pour montrer ce qui est et ce qui ne devrait pas être », explique Thomas Jolly.

La Piccola Familia travaille sur cette création depuis un an. Une première étape de travail a été présentée en mars dernier au théâtre des 2 Rives à Rouen lors d'un « Laboratoire ». La troupe se confronte à nouveau au public aujourd'hui et demain à l'abbatiale Saint-Ouen à Rouen avec un extrait de la pièce. « Un endroit qui offre un grand potentiel de travail puisque nous avons 75 m de profondeur. La voix prend tout l'espace. Il y a là-bas une spiritualité, une dimension unique ».

M. B.

MAKING HENRY VI

Aujourd'hui vendredi 17 et samedi 18 septembre à 21 heures à l'abbatiale Saint-Ouen, place du Général-de-Gaulle à Rouen. Entrée libre. Réservations au 02 32 08 31 01.

LA PICCOLA TORNE

On suit désormais le travail de la Piccola Familia depuis plusieurs années. Cette saison, elle sera présente dans plusieurs salles de la région avec deux spectacles.

Toâ

Une pièce de Sacha Guitry qui est reprise au théâtre des 2 Rives à Rouen du 19 au 23 octobre.

Piscine (pas d'eau)

Thomas Jolly a choisi ce texte de Mark Ravenhill, auteur anglais. Il sera joué le 27 janvier au théâtre du Grand Forum à Louviers, du 1er au 4 février à la chapelle Saint-Louis à Rouen, le 11 février au Rayon vert à Saint-Valéry-en-Caux.

Une famille

C'est une belle famille, une famille très jeune composée de comédiens à la sortie de l'école nationale supérieure du Théâtre national de Bretagne à Rennes. Depuis 2006, elle forme également un groupe de travail qui cherche des vocabulaires de plateau, une compagnie qui crée et qui tourne.

A Rouen, on a découvert La Piccola Familia de Thomas Jolly avec Arlequin poli par l'amour de Mari-

vau, une pièce étonnante d'inventivité et de fraîcheur. Suivra Toâ de Sacha Guitry, une création qui a reçu l'an passé le prix du public de l'Odéon à Paris, puis Piscine (pas d'eau), un texte contemporain de Mark Ravenhill. Trois pièces différentes, trois langages singuliers que la compagnie, installée maintenant à Rouen, a explorés avec beaucoup d'enthousiasme, de talent et d'audace.